

University of Groningen

Alexis ou de l'age d'or

Hemsterhuis, F.

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version

Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:

2006

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Hemsterhuis, F. (2006). *Alexis ou de l'age d'or*. s.n.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

The publication may also be distributed here under the terms of Article 25fa of the Dutch Copyright Act, indicated by the "Taverne" license. More information can be found on the University of Groningen website: <https://www.rug.nl/library/open-access/self-archiving-pure/taverne-amendment>.

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

ALEXIS OU DE L'AGE D'OR

— — φίλοι μακάρεσσι Θεοῖσι
 Θνησκον δ' ὥς ὕπνω δεδμημένοι· ἐσθλὰ δέ πάντα
 Τοῖσιν ἔην· καρπὸν δ' ἔφερε ζεῖδωρος ἄρουρα
 Αυτομάτη πολλόν τε καὶ ἄφθονον.

5

A Riga,
 Chez Jean Frederic Hartknoch,
 1787.

10

— — — — —

H [3], M. II. 142, P 274 DIOCLES à DIOTIME
 BONHEUR.

15

Sage et sacrée Diotime! Me promenant un jour dans le temple de Saturne, rien n'attira plus mon attention parmi les riches ornements qui brilloient de tout côté, que le tableau célèbre qui représente les jouissances du siècle de cette grande Divinité. De retour à Athenes, voulant donner à mes amis quelque foible idée des impressions que cette peinture avoit
 H [4] laissées dans mon ame, je tâchai d'imiter le pinceau de Zeuxis dans ces discours; mais comme je ne trouve rien dans ce siècle de fer à quoi je puisse confronter mon ouvrage, afin de juger de sa valeur, je vous l'adresse avec priere de vouloir bien l'évaluer; car s'il reste encore en deçà des Elysées un type vrai de l'âge d'or, je le chercherois vainement ailleurs que dans l'ame sainte et pure de Diotime.

20

25

30

H [5], M. II. 143, P 276 ALEXIS OU DE L'AGE D'OR

DIOCLES. ALEXIS.

DIOCLES. Comment vous va, mon cher Alexis? Je ne vous ai vu de long-tems. Où allez vous?

35

ALEXIS. Je vais me promener du côté de Cynosarges, et peut-être ensuite chez Demophoön, qui donne un grand festin aujourd'hui auquel il m'a invité. Voulez-vous être des nôtres? Je vous assure que vous connoissez tous nos convives, et Demophoön se plaint amèrement de ce qu'il ne vous voit point.

40

DIOCLES. Je ne le puis. Aristée est malade et j'ai promis de passer aujourd'hui quelque temps avec lui. — Asseyons nous

5 ἄρουρα] *M* ἄρουρα

8 A...10 1787] *M om.*

36 long-tems] *M* long-temps

ici; il fait chaud. — Je ne sçais aucun endroit hors de la ville où l'on jouisse d'une fraîcheur plus agréable. Ensuite vous m'accompagnerez jusqu'à la maison d'Aristée: c'est votre chemin. H 7

5 ALEXIS. Très volontiers, mon cher Diocles. — Mais n'est-ce pas Straton de Lynde qui va là? M.II.144

DIOCLES. Oui, c'est lui.

ALEXIS. Il ne vous voit pas. — J'en suis bien aise, car j'aime toujours mieux être seul avec vous.

10 *DIOCLES.* Sa vue me rappelle une question que je dois vous faire. Il m'a dit que Simmias de Rhodes, le Lyrique, est ici. Comme Simmias étoit l'ancien ami de votre pere, je présume qu'il loge chez vous. Est-il ici?

15 ALEXIS. Non, il est attendu. — Mais je ne le verrai pas beaucoup. H 8

DIOCLES. Pourquoi?

ALEXIS. — Franchement, je n'aime pas les Poètes.

DIOCLES. Mon cher Alexis, qu'Apollon nous préserve! Qu'est-ce que vous aimez donc?

20 ALEXIS. Vous en serez émerveillé tant qu'il vous plaira, mais depuis que vous m'avez donné le goût de la Philosophie de Socrate, je ne sçauois qu'y faire; je suis le serviteur de ces Messieurs.

25 *DIOCLES.* Croyez-vous que Socrate n'étoit pas poète, et qu'Orphée, Hésiode et Homere n'étoient pas philosophes? H 9

30 ALEXIS. C'est comme poètes que je leur veux du mal. Ils amusent pour quelques instants, mais on n'y trouve guere que des mensonges et des fables. La belle vérité est toute nue par sa nature, et tout ornement qui la couvre, est une tache qui en diminue l'éclat.

35 *DIOCLES.* Mon cher Alexis, c'est parceque vous la comparez à la Vénus de l'Olympe que vous jugez ainsi. Si vous la compariez à une médecine salubre, mais amere à proportion, vous conviendriez que pour la faire avaler il faut du miel ou de la dorure. Votre comparaison peut être juste et vraie parmi les Dieux, mais la mienne convient mieux à la nature de nous autres mortels. M.II.145

40 ALEXIS. Cela se pourroit: mais je ne me plains pas des poètes lorsqu'ils me donnent des vérités dans leur langage; je suis indigné lorsqu'ils veulent me donner leurs rêves et leurs songes pour des vérités. H 10

45 *DIOCLES.* Si leurs rêves et leurs songes sont vraisemblables, ils peuvent du moins représenter des vérités. H 11

17 —] *M om. streepje*

18 préserve!] *M* préserve?

20 Vous...21 depuis] *r* Oui, etonnez vous tant qu'il vous plaira. Depuis

24 Croyez-vous] *r* Croiez-vous

- P 278 *ALEXIS.* Je l'avoue. Mais ils ne le peuvent pas lorsqu'ils sont extravagants et absurdes. Je passe à Hésiode et Homère toute leur Théogonie, et ce qu'ils racontent des Dieux qu'ils se créent, et que je ne connois pas; mais lorsqu'ils me débitent des extravagances au sujet des êtres que je connois, je me fâche. 5
- H 12 lorsqu'il nous dit: "que sous le règne de Saturne les hommes vivoient comme des Dieux, dans une paix profonde; dans un parfait repos sans travail et sans peine; que la vieillesse n'avoit point d'inconvénients; qu'étant toujours également dispos, ils jouissoient également dans leurs fêtes de leur amour mutuel; que la terre leur fournissoit abondamment à peu de frais tous les fruits qu'ils pouvoient désirer; qu'ils étoient chéris des Dieux immortels, et qu'ils mouraient comme accablés d'un profond sommeil." Croyez-vous, mon cher Diocles, que les hommes avec lesquels nous vivons, qui se haïssent, se trahissent, et s'entre-tuent pour le plus vil intérêt, soient susceptibles d'un état de bonheur tel qu'Hésiode nous le dépeint? 10
- M. II. 146, H 13 *DIOCLES.* Non pas les hommes avec lesquels nous vivons; mais ceux qui vivoient alors. 15
- ALEXIS.* Croyez-vous que ces hommes d'alors pouvoient jamais produire une génération telle que la nôtre, et que la nature humaine se pouvoit abâtardir de la sorte? 20
- H 14 *DIOCLES.* La nature humaine n'est pas abâtardie, et l'âge d'or d'Hésiode n'est pas un mensonge. 25
- ALEXIS.* Voilà ce qui me paroît extraordinaire. — Si vous pouvez me prouver la vérité de ces deux assertions, je me raccommode avec Hésiode; car à vous dire vrai, ce qui m'a donné le plus d'humeur contre lui, c'est la comparaison que j'ai faite du tableau des hommes de son âge d'or, avec la corruption présente de ces mêmes hommes et le désordre affreux de leur société. 30
- H 15 *DIOCLES.* Je sentois bien qu'il entroit un peu de misanthropie dans votre fait. — Mais je tâcherai de vous en guérir, si vous voulez me donner un peu d'attention. 35
- M. II. 147 *ALEXIS.* Volontiers.
- DIOCLES.* Pouvez-vous vous figurer le globe de la terre peu de temps après qu'il fut sorti du sein de la nature, et oublier pour un instant que vous l'habitez? 40
- ALEXIS.* Oui sans peine.
- DIOCLES.* Voyons si vous le pouvez. — Vous voyez ce globe peuplé d'animaux. Trouvez-vous de la différence entre ces animaux?

15 sommeil] *Note de l'éditeur Meyboom, voyez page 33, 1.*

34 sentois] *r sentai*

ALEXIS. Oui, assurément. Ils different en figure, en grandeur, en force, et en maniere de vivre. H 16

DIOCLE. Et comment different-ils? — Qui en est le plus grand, par exemple?

5 ALEXIS. L'éléphant m'en paroît le plus grand et le plus sage; le lion le plus fort et le plus courageux; l'homme le plus délié dans les mouvements de son corps et le plus craintif; le renard le plus rusé, et ainsi du reste.

10 DIOCLE. Cette terre appartient-elle à tous ces animaux en commun, ou bien à quelques-uns d'entre eux?

ALEXIS. Elle n'appartient à aucun d'entre eux; ou proprement elle appartient à chaque animal, en tant qu'il peut en faire usage pour satisfaire aux besoins de sa nature. H 17

15 DIOCLE. Mais tous ont-ils le même droit sur cette terre ou sur ce qu'elle produit?

ALEXIS. Oui tous; c'est-à-dire chacun à proportion de ce qu'il peut, et le lion leur fait souvent sentir cette vérité. P 280

DIOCLE. Je le crois; mais sur ce pied là ils doivent vivre très mal ensemble?

20 ALEXIS. Non, cela va. Ils se font à la vérité quelque mal d'espece à espece, mais ceux de la même espece vivent assez paisiblement entre eux. M.II.148 | H 18

25 DIOCLE. Je suis charmé, mon cher Alexis, de la façon simple et pure dont vous envisagez les choses. Vous avez le droit de comparer la vérité à la belle Vénus toute nue, et j'ai eu tort de vous le reprocher. Mais dans votre tableau l'homme ne paroît gueres jouer le premier rôle parmi les animaux.

30 ALEXIS. Non; mais il n'y joue pas non plus le dernier. A tout prendre, les avantages particuliers de chaque espece se trouvent assez compensés dans les autres especes, et l'une vaut bien l'autre. H 19

DIOCLE. Ainsi la proportion entre l'homme et un autre animal dans votre globe primitif est à peu près l'égalité; c'est-à-dire l'un est à l'autre comme un est à un?

35 ALEXIS. Cela est assez juste.

DIOCLE. Revenez un instant de votre globe primitif, et jetez les yeux sur ce globe tel qu'il est à présent; trouvez vous encore la même proportion entre les différentes especes d'animaux?

40 ALEXIS. Oui, par rapport aux animaux. — Quant à eux, il n'y a aucun changement. H 20

DIOCLE. Et par rapport à l'homme?

11 aucun d'entre eux] r personne

12 chaque animal] r chacun d'eux,

14 Mais] r Ainsi

20 à la vérité] r bien

ALEXIS. La différence est immense, je l'avoue. Je n'avois pas fait cette reflexion.

DIOCLES. En dirois-je trop en avançant que cette proportion qui étoit au commencement comme un à un, est à present comme un milliard à l'unité?

M.ii.149 ALEXIS. Non, sans doute. — En pouvoir et en sagacité l'homme a gagné à l'infini; et c'est pour son malheur peut-être.

H 21 DIOCLES. C'est ce que nous verrons après, mon cher. Mais que concluez-vous de ce prodigieux changement dans les hommes, tandis que les autres animaux sont restés à leur place?

ALEXIS. J'en conclus qu'il y a un principe quelconque de perfectibilité adhérent à la nature de l'homme, et qui agit ou par une force de dehors, ou par sa propre énergie.

DIOCLES. Y a-t-il quelque chose de semblable à ce principe dans d'autres especes d'animaux?

H 22 ALEXIS. Non, rien absolument; car tant de siècles auroient dû nous en faire appercevoir quelque chose.

DIOCLES. Voyons cependant ce que nous devons entendre par ce principe de perfectibilité dans un animal. C'est à ce le définir; vous l'avez mis en jeu.

ALEXIS. Ce principe suppose nécessairement deux choses: l'une, que la nature de l'animal est susceptible d'un état plus heureux que son état actuel; l'autre, la sensation d'un meilleur état que celui dont il jouit.

H 23 DIOCLES. Cela est très juste, mon cher Alexis. Et ce principe consiste donc proprement dans le pouvoir de s'approcher de ce meilleur état?

P 282 ALEXIS. Oui, sans doute.

DIOCLES. Dirons-nous encore que les animaux sont absolument destitués de ce principe?

M.ii.150 ALEXIS. — Il me semble à present, que nous ne le pouvons pas, car l'état de l'animal au moment qu'il satisfait à ses desirs, est meilleur que celui du précédent où il desiroit encore. Or nous voyons qu'il a sçu se procurer cet état; par conséquent il a ce pouvoir dont vous parliez.

H 24 DIOCLES. Cela me paroît incontestable, et voilà donc l'homme et l'animal doués de ce même principe. Mais ce pouvoir, ce principe ne peut pas aller au delà de la sensation d'un meilleur état, puisqu'alors il manqueroit de but et de cause; ainsi ce principe va de pair avec cette sensation, et nous pourrions les confondre, tellement, que si nous sçavions la richesse des sensations d'un meilleur état dans deux especes d'animaux, nous pourrions en conclure à la force relative de ce principe dans chacune d'elles; et sachant au contraire la force de ce principe, nous pourrions en conclure à la richesse réciproque de cette sensation du meilleur. Or si nous comparons les effets

de cette perfectibilité chez nos Athéniens d'à présent, à ces mêmes effets du temps des Pelasges, leurs peres, et ces effets encore à ceux dans votre homme animal du monde primitif, nous voyons aisément la grande force de ce principe dans l'homme, et par conséquent la disproportion prodigieuse entre la richesse de la sensation du meilleur en lui, et celle de cette sensation dans l'animal. Pour la cause de cette disproportion, nous la trouverions aisément dans une recherche de la marche naturelle de ce principe de perfectibilité. Mais, Alexis, remettons cette tâche à un autre jour. Je ne veux pas faire du déplaisir à Demophoön, ni vous empêcher de jouir de sa fête.

ALEXIS. Homme injuste que vous êtes! Vous m'avez inspiré l'amour de la philosophie, et vous voulez maintenant que je la quitte pour une fête? Par Socrate, continuez, et prouvez moi ce que vous m'avez promis. Demophoön me saura gré de vous avoir préféré à son festin, et je suis sûr qu'il en seroit de même à ma place.

DIOCLE. Je crois aisément ce que vous dites; car je connois Demophoön depuis bien du temps. — Continuons donc, mon cher Alexis, et n'interrompons plus notre course.

Quelle est, Alexis, la premiere sensation de l'animal qui vient de naître? Quelle est sa premiere modification, qui l'avertit de son existence?

ALEXIS. Autant que je puis me l'imaginer, c'est le plaisir ou la douleur.

DIOCLE. Vous avez raison; mais proprement ce n'est pas ce que je vous demande. Le plaisir et la douleur sont déjà deux états déterminés. C'est jouir et souffrir. Ces deux états sont accidentels à l'animal et derivent de causes externes: il est passif dans tous les deux. Je demande, quelle est la premiere sensation qui lui manifeste sa velléité, sa faculté de pouvoir vouloir?

ALEXIS. Dirai-je donc que c'est le desir ou la peine?

DIOCLE. C'est parfaitement bien répondre, à une particule près. C'est le desir et la peine; car ces deux choses se confondent.

ALEXIS. Je ne vous comprends pas bien.

DIOCLE. — Pouvez-vous vous rappeler un moment de jouissance quelconque?

ALEXIS. Oui.

DIOCLE. Votre sensation dans ce moment vous paroît-elle une chose simple?

ALEXIS. Elle m'a paru telle jusqu'ici.

DIOCLE. Cependant, mon ami, si vous y faites attention, elle doit être composée de deux sensations différentes, qui à la vérité se confondent parfaitement dans ce moment et ne font qu'une sensation.

ALEXIS. Et quelles sont elles?

DIOCLES. Celle d'un besoin, et celle d'une chose qui satisfait à ce besoin. Lorsque ces deux sensations coexistent dans toute leur force et se confondent, il y a jouissance.

ALEXIS. Je vous comprends.

5

H 31 DIOCLES. Ainsi le desir, qui est la première sensation qui naît dans la nature de l'animal, est composé de la sensation d'un besoin quelconque, et de celle d'un objet quelconque qui pourroit y satisfaire; et par conséquent avant la jouissance, le desir est une peine. Si vous me demandez d'où viennent dans l'animal ces sensations de besoin, et d'un objet quelconque qui puisse le remplir, c'est une question d'une autre nature, et que nous reprendrons un jour. Mais comme il s'agit ici de faire une recherche sérieuse de la nature et de la marche de votre principe de perfectibilité dans tous les animaux, il faut commencer par trois choses.

10

1°. Par nous rappeler qu'un être borné quelconque ne sauroit exister par lui même.

H 32 2°. Par nous rappeler une expérience qui ne s'est jamais démentie; savoir, que pour produire par le cours ordinaire de la nature un être quelconque qui ait la faculté de sentir et d'agir, il faut le concours de deux êtres de la même espèce, mais d'un genre différent.

20

M.II.153 3°. Par en conclure que chaque espèce d'animaux ou d'êtres sensibles et actifs bornés, a commencé par deux êtres de genre ou de sexe différent, qui devoient leur existence à quelqu'Agent d'une nature plus énergique et plus sublime.

25

H 33 Si cette production des deux premiers êtres s'est faite par Jupiter lui même, dans le temps qu'il débrouilla le cahos informe qu'il avoit engendré dans l'espace infini, ou s'il confia ce magnifique ouvrage à la sage industrie du malheureux fils de Clymene; c'est incertain, et nous pouvons en croire impunément ce qu'on dit que les Dieux en ont révélé à nos pères, ce qui en est consacré dans nos temples, ce que les devins et les prêtres nous en racontent, ou ce que les poètes inspirés nous en disent dans leurs chants immortels.

30

35

H 34 ALEXIS. Je conviens parfaitement de votre vérité, de votre expérience, et de votre conclusion; mais permettez, mon cher Diocles, que je ne croie rien encore sur la foi des poètes.

DIOCLES. Tout comme il vous plaira; mais croyez au moins sur la foi de vos yeux que le premier desir que nous remarquons dans les hommes et dans les animaux, est une pente vers la nourriture. Le vivipare se tourne vers le sein de sa mère, l'ovipare vers quelque aliment plus grossier, et il s'ensuit

40

H 35 incontestablement que l'animal qui vient de naître, a en lui, d'une façon plus ou moins vague, ou plus ou moins déterminée, la sensation composée d'un besoin, et d'un objet qui pourroit le remplir. C'est cette sensation qui constitue le principe de

45

perfectibilité dans tous les animaux, c'est cette sensation qui s'appelle l'instinct. Pour sa cause et son origine, comme je vous ai dit, nous en parlerons une autre-fois; mais pour sa nature il faut l'approfondir ici.

5 Vous rappelez-vous ces beaux discours de Diotime sur les facultés de l'ame humaine, que Phédon d'Elée nous a transmis dans son Dialogue de Simon? H 36

ALEXIS. Si je me les rappelle! Je crois qu'ils ne s'effaceront pas plus de ma mémoire qu'ils ne le firent de celle de Socrate qui les rapporte. M.II.154

10 DIOCLES. Je vois que vous vous les rappelez; j'en suis bien aise. Et remarquons à présent que pour que cette sensation double d'un besoin et de son objet, produise quelque effet déterminé, il faut que ces sensations soient déterminées. Si nous
15 considérons l'état de l'animal ou de l'homme dans ces premiers instants de son existence, nous trouvons: 1°. Que son imagination n'est décorée encore que de ces deux sensations toutes seules. 2°. Que le moral n'est rien. 3°. Que l'intellect n'a
20 uniquement que ces deux sensations ou idées pour objets de son activité. 4°. Que la faculté de pouvoir vouloir n'a point de choix, car si elle avoit un choix, ce seroit entre la sensation du besoin, et celle d'un objet qui le remplit. Mais ces deux sensations se confondent dans celle du desir; par consequent la détermination de la velléité en volonté est pure et simple et
25 dirige naturellement la dernière vers la jouissance. H 37

Vous voyez donc, mon cher, que dans ce cas, dans ces premiers moments, il ne sçauroit y avoir de la liberté dans l'homme ou dans l'animal. Son desir est unique. Son moral ne sçauroit lui faire sentir aucun devoir, ni son intellect lui montrer
30 aucun rapport: une seule sensation, un seul but produit un seul effet. Mais aussitôt que l'homme avance en lumieres; que plusieurs idées ou sensations d'une force à peu près égale se placent dans l'imagination à côté de cette sensation primitive; toutes ses facultés trouvent de l'espace & se développer, à
35 s'exercer, et il se sent libre. H 38

ALEXIS. Je conçois votre idée. Mais voulez-vous que je vous dise franchement ce que je pense, et que je raisonne à la façon que vous me l'avez appris?

DIOCLES. Oui assurément, mon ami. M.II.155

40 ALEXIS. L'instinct consiste dans un desir, dans une sensation unique à la vérité, mais composée de la sensation d'un besoin, et de celle d'un objet qui pourroit le remplir. Je vous l'accorde, et je vous accorde encore qu'étant unique, il détermine la velléité nécessairement et d'une manière unique.
45 Si je suppose dans l'animal plusieurs desirs, plusieurs idées, plusieurs sensations, toutes exactement de la même force, je H 40

	conçois que la faculté de pouvoir vouloir ne seroit déterminée en volonté que par elle même; mais comme je crois cette supposition fausse et absurde, ne s'ensuit-il pas que toute idee préponderante dans l'imagination, doive agir à peu près avec la	
H 41	force de l'instinct? Et où en est alors cette liberté tant vantée?	5
	<i>DIOCLES.</i> Ce que vous dites là est fort juste; mais tout ce que vous prouvez, c'est qu'il y a peu d'hommes libres, et qu'il n'y a proprement que l'homme sage qui le soit.	
P 288	<i>ALEXIS.</i> Je vous supplie, mon ami, à moins que cela ne dérange trop vos opérations pour me guérir, dites moi distinctement quel est le sage à votre avis?	10
	<i>DIOCLES.</i> Le sage, mon cher Alexis, pour me servir de vos expressions, c'est celui qui ne souffre point d'idées ou de sensations préponderantes, à moins que son intellect et son moral ne les aient approuvées après un mûr examen. C'est celui	15
H 42	qui n'est jamais asservi par son imagination ou sa sensibilité morale; celui qui ne se sert ni de l'une ni de l'autre que pour jouir, ou pour en renforcer au besoin son activité, sa faculté de pouvoir vouloir. Vous avez raison d'attribuer les actions de tous les animaux et de la plûpart des hommes, à quelques idées	20
	préponderantes qui assujettissent toutes leurs facultés.	
M.II.156 H 43	Dans l'instinct proprement dit, l'idée qui gouverne est absolument préponderante, étant unique.	
	Dans le fanatisme elle l'est également. Lorsqu'à Delphes on mene la Pythie vers le trépied, et qu'elle s'approche avec repugnance du bassin sacré où elle va se mettre pour recevoir le Dieu, tout son corps devient pâle et bleme et elle tremble déjà	25
	de tous ses membres. Arrivée enfin à l'endroit même où elle doit rendre les oracles, toutes ses facultés sont en désordre et la quittent. Son corps se gonfle, ses poings se ferment, ses bras se	30
H 44	demenent, ses yeux enflammés roulent vaguement dans sa tête sans se fixer sur aucun endroit. La convulsion est universelle. Sa bouche ouverte est pleine d'écume, et la voix creuse et rauque qui sort du fonds de son sein, montre évidemment que la Pythie n'est plus, et que c'est le langage ou du Dieu qui	35
	l'agite, ou de l'idée de ce Dieu qui la maitrise.	
	Dans la fureur; voyez le fils de Telamon écorcher le bétail qu'il prend pour Ulysse, ou les Atrides. L'infortuné Athamas	
H 45	qui écrase son fils Léarque et poursuit Ino et Melicerte les prenant tous pour des lions.	40

21 facultés] *Note de l'éditeur Meyboom:* Voyez [Simon, ou des facultés de l'ame] page @.

3 s'ensuit-il] *H* ensuit-il

38 Atrides. L'infortuné] *M* Atrides; l'infortuné

Dans la folie; voyez l'Athénien hypochondre(*) qui se rend tous les jours au port de Pirée, et tient registre de tous les vaisseaux qui y entrent et qui en sortent, s'imaginant que ce sont les siens.

5 Quant au préjugé, sa force est terrible. C'est une idée forte, vive, isolée et éloignée des idées communes, qui se met dans la tête de l'enfant ou d'un homme peu éclairé. Elle ne trouve dans ce cerveau tendre ou vuide aucunes idées homologues avec lesquelles elle pourroit être mêlée ou comparée. Toute isolée, H 46
10 elle y croît comme un chêne superbe au milieu des arbrisseaux qui l'environnent de loin. — Mais, Alexis, n'avez vous jamais fait le voyage de l'île de Crète? M.II.157

ALEXIS. Non, jamais.

15 DIOCLES. Lorsque vous arrivez à Gnosus, il n'y a point de Crétois qui ne vous montre avec un saint respect le sépulcre de Jupiter; tous l'ont appris ainsi dès leur enfance. Le poète a beau dire: "Oh, Roi Jupiter! les Crétois sont toujours menteurs. Les Crétois disent qu'ils t'ont érigé ton tombeau; or, tu n'es pas mort, car tu es éternel." (**) H 47

20 L'Antiquaire a beau leur dire: "Crétois, vous êtes dans l'erreur. Ce sépulcre est celui de Minos; et ce qui vous trompe, c'est le temps qui a effacé deux mots de l'épithaphe." (***) Quel Crétois ne se fera pas tuer pour revendiquer à sa patrie la gloire d'un monument aussi célèbre! M.II.158

25 Il est assez indifférent, à tout prendre, ce que le peuple de l'île de Crète pense de Jupiter; mais ce qui l'est moins, Alexis, c'est que des Philosophes même sont sujets à ce mal. P 290 H 48

Pour achever l'histoire du préjugé, il faut vous raconter, quelque honte que j'en aye, ce qui m'est arrivé il y a peu de mois. Mais cela restera entre nous. M.II.159

30 Je me promenai vers Sunium avec Aristée, Autolycus, Chrysothemis l'Epicuréen à longue barbe, et Callicles qui est du Portique.

35 Nous n'avions fait que peu de chemin, lorsque Callicles et Chrysothemis étoient déjà aux prises sur la vertu, le beau, l'honnête, la volupté etc. ce qui me rendit attentif. Je remarquai bientôt dans chacune de ces deux têtes, que toutes les idées qui s'y trouvoient, avoient le ton et la couleur de l'idée principale du système qu'on y avoit fourré dès leur jeunesse; et comme ces H 49
40 systèmes étoient à peu près diamétralement opposés, il étoit impossible que les idées de l'un, pussent entrer dans la tête toute remplie et préoccupée de l'autre. Par conséquent ils ne se

(*) Voyez l'Athénien &c.: *Note originale, voyez page 23,44.*

(**) Le poète a beau dire &c.: *Note originale, voyez page 33,28.*

(***) L'Antiquaire a beau leur dire &c.: *Note originale, voyez page 34,9.*

	comprenoient point du tout; et quoiqu'ils criassent souvent tous	
H 50	deux à la fois, ni l'un ni l'autre n'écoulant que ce qu'il avoit dit	
	lui même, chacun fut persuadé d'avoir convaincu son	
	adversaire, et l'on se sépara pour cette fois content et sans se	
	faire du mal. Quelques jours après, Autolycus célébra la	5
	naissance de son petit fils. Nous fumes tous de cette fête, et	
	Autolycus, par malice peut-être (dont il fut cependant très bien	
	payé), plaça Chrysothemis et Callicles à table l'un à côté de	
	l'autre. Bientôt la dispute recommença. Tout alla bien tant qu'ils	
H 51	ne se comprirent point, et que par conséquent ni l'un ni l'autre	10
	ne put heurter la galimathias de son antagoniste; mais à la fin à	
	force de crier et de répéter ce qu'ils appelloient leurs axiomes,	
	quelques idées de l'un pénétrèrent dans la tête de l'autre. Vous	
	croyez apparemment que c'étoit un bien, et que cela devoit	15
	mener à la conviction. Il s'en falloir beaucoup, mon cher Alexis;	
	car le peu d'idées qui entrèrent, ne trouvant dans cette nouvelle	
	tête pleine et préoccupée, aucune idée analogue ou amie avec	
M.II.160	laquelle elles auroient pu se lier et faire corps, elles ne firent	
H 52	qu'embrouiller les autres et mirent le désordre et la confusion	
	par tout. Callicles, qui sentit le premier de l'extraordinaire dans	20
	sa tête, empoigna d'une main la barbe de Chrysothemis, et	
	étendant de toute sa force les doigts de l'autre, il tâchoit de lui	
	crever un oeil; mais Chrysothemis trouvant heureusement un	
	gigot devant lui, en donna un coup si violent sur le visage du	
	Stoicien, qu'il lui fit lâcher prise.	25
	Cette scene auroit été sanglante sans Autolycus, qui se mit	
	entre les deux antagonistes, en s'exposant bravement aux coups	
H 53	de l'un et de l'autre, et leur criant, qu'ils étoient des sages, et	
	qu'ils devoient avoir honte.	
	ALEXIS. Comment est-il possible? Des Philosophes!	30
	DIOCLES. Oui, mon ami. Mais respectons la Philosophie, et	
	n'en dites rien à personne.	
	Vous voyez par là la force indestructible du préjugé. Plus	
	cette idée forte qu'on reçoit dans l'enfance ou dans la jeunesse,	
	ou dans une imagination peu meublée, est étrange,	35
	merveilleuse, incompréhensible, incompatible avec les idées qui	
H 54	se trouvent dans la tête, plus elle sera sacrée, prendra racine, se	
P 292	consolidera, et attirera à elle dans une tête active, toutes les	
	idées qui l'environnent, comme un aimant qui s'approprie toutes	
	les particules de fer qui l'entourent, et ne s'en laisse dégager	40
	qu'après les avoir toutes imprégnées de sa propre vertu. Je	
	parle ici des têtes bien composées, et non de celles où l'intellect	
	imbécille laisse l'imagination inculte, et les idées en proie à	
	l'empire du hazard.	
	Vous voyez encore que lorsque le préjugé ou les idées	45
H 55	prépondérantes dans deux têtes different totalement, les idées	

de l'une voulant entrer dans l'autre, s'en écoutent tout de suite, sans y faire proprement ni du bien ni du mal; et tout l'effet que cette différence pourra produire sera ou la pitié ou le mépris, selon les gens. Mais lorsque les idées ne sont pas si hétérogènes
 5 ou disparates, elles entrent plus ou moins dans l'autre tête et entament quelques unes des idées qui sy trouvent, en se mêlant plus ou moins avec elles, et en mettant ainsi le désordre parmi les autres. C'est la sensation désagréable de ce désordre; la
 10 perception tacite de la possibilité que l'idée prépondérante, l'idée Reine elle même, pût courir risque jusqu'au fond de son throne, qui fait naître, non les passions inertes de la pitié ou du mépris, mais les fureurs de la haine, et les plus cruelles persécutions.

M.II.161

H 56

Il y a dans l'homme, mon cher Alexis, un principe élevé de
 15 beaucoup au dessus de toutes les facultés de son ame; un principe qui les voit toutes, les mesure, les juge, les corrige, les compose, leur ôte ou leur donne de l'activité et de l'harmonie à proportion de sa propre valeur; un principe qui constitue
 20 uniquement la personnalité de l'homme. Et la mesure de l'indépendance et de l'énergie de ce principe, est la mesure de sa sagesse.

H 57

ALEXIS. Mon cher Diocles, c'est à présent que je conçois pourquoi il y a si peu de sages; ou plutôt, qu'il n'y en a point.

DIOCLES. Vous vous trompez, Alexis; il y en a beaucoup
 25 plus que vous ne pensez. Car puisque la sagesse consiste dans l'harmonie et dans le juste emploi des facultés, et qu'il est moins aisé d'en bien manier de grandes que de médiocres; il est évident qu'il faut chercher les sages parmi les hommes
 30 médiocres, qui font partout le plus grand nombre. Lorsque la sagesse accompagne les grandes facultés, c'est l'apparition d'un Dieu parmi les hommes.

H 58

ALEXIS. Mais, mon ami, le sage aux grandes facultés, ne seroit-ce pas un être inutile ou malheureux sur la terre, puisqu'il n'y trouve rien d'analogue à sa grandeur? Le premier
 35 trait de sa sagesse, ne seroit-ce pas de changer de demeure? Apollon sur les bords de l'Amphryse, gardant des troupeaux, ne se trouvoit guere à sa place.

H 59

DIOCLES. Oh l'ignorant! C'est justement sur les bords de
 40 l'Amphryse qu'Apollon se fit le Dieu de l'harmonie; c'est sur ces heureux bords qu'il inventa cette lyre puissante qui déifie les heros, et anime les fêtes des Dieux immortels. Le sage aux grandes facultés est partout à sa place, et s'il lui étoit permis de descendre aux enfers, il y mettroit l'ordre et le bonheur. On dit que pendant le peu d'instants que le sage et divin Orphée se
 45 trouva dans cet affreux séjour, tous les tourments des malheureux cessèrent, et Sisyphe, Tantale et les Danaïdes

M.II.162

H 60

eurent du relâche. Voilà les effets des émanations du sage. Je ne vous parle pas de ce qu'il en sent dans lui-même. Vous le sentez, Alexis.

- P 294 *ALEXIS.* Hélas! je sens la vérité de ce que vous dites, et
voilà tout ce que je sens. — Mais vous, mon cher Diocles, ne
sentiez-vous pas que nous nous écartons furieusement de notre
H 61 chemin? Au nom des Dieux retournons sur nos pas, et menez
moi à cet âge d'or où j'aspire.
- DIOCLES.* O Mnemosyne, féconde mere des Muses, je
t'invoque en ce jour! 10
- ALEXIS.* Pourquoi?
- DIOCLES.* Pourquoi? Savez-vous bien que nous lui devons
toute une mesure d'encens, vous et moi, si elle daigne nous
rendre le fil que nous avons perdu?
- ALEXIS.* Diocles, ce n'est pas que je sois un impie que je le
dis; mais je m'engage à vous rendre le bout du fil à beaucoup
moins de fraix. 15
- DIOCLES.* Hé bien, voyons.
- H 62 *ALEXIS.* Vous avez dit qu'il y a également dans l'homme et
M.II.163 dans l'animal, un instinct que j'ai appelé un principe de
perfectibilité, qui étoit nécessairement le composé de la
sensation d'un besoin et de celle d'un objet qui pourroit le
remplir; et que ce composé, ce principe, se trouvant seul dans la
tête ou dans l'ame de l'animal ou de l'homme qui vient de
naître, détermine nécessairement la velléité en volonté active,
qui dirige cet homme ou cet animal vers la jouissance: c'est-à-
dire, vers un état plus heureux que celui dont il jouissoit; vers
H 63 un meilleur, analogue à sa nature. N'est-ce pas là le bout du fil,
que nous avons perdu?
- DIOCLES.* En vérité, mon ami, vous me remettez sur la
route. En considérant à present les premiers moments de
l'existence de l'homme et de l'animal, nous trouvons que la
sensation du besoin est également déterminée dans l'un et dans
l'autre; et l'objet qui pourroit y satisfaire est purement
physique. Le premier désir de la nourriture rempli, l'homme et
l'animal dorment et végètent jusqu'à ce que de nouveaux
H 64 besoins font naître de nouveaux desirs. Les organes, en
attendant, se fortifient et s'exercent. L'idée de l'objet se
détermine de plus en plus. Cette idée ne se formant
probablement dans le commencement que par le moyen de
l'odorat, se forme déjà par celui du tact, de la vue et de l'ouïe, et
acquiert par là différentes formes. L'imagination s'enrichit, et
voilà de quoi déployer l'activité de l'intellect pour lier,
comparer et composer des idées. Le premier défaut que
l'homme ou l'animal apperçoivent dans la nature, et qui leur
H 65 fait de la peine, c'est qu'elle n'est pas toujours également prête à
leur fournir le nécessaire au moment même du désir, et qu'elle
paroît avoir mis des obstacles à leurs jouissances, soit dans les

- loix physiques universelles, soit dans les intérêts des différentes especes qui semblent souvent se croiser; et ces inconvénients obligent les hommes et les animaux ou la plûpart d'entr'eux, à quitter souvent leur demeure pour suivre les saisons dans d'autres climats, à se garantir des injures de l'air, et à se défendre contre ceux qui les surpassent en force et qui voudroient les détruire. Lorsque l'homme et l'animal sont parvenus enfin à se procurer, le mieux que possible, les objets de leurs besoins, au moment que la sensation de ces besoins les appelle, ils jouissent autant et aussi souvent qu'ils peuvent jouir: par conséquent ils sont heureux; et pour l'animal, c'est là son âge d'or parfait.
- 5 M.II.164
H 66
- ALEXIS. Je le conçois; mais est-ce là de même cet âge tant vanté pour l'homme? P 296
- 15 DIOCLES. Oui. Mais souvenez vous, je vous prie, que l'homme a la faculté de jouir dans son semblable, et qu'ainsi en évaluant en général le bonheur de l'homme et celui de l'animal, vous trouverez le dernier égal à l'unité, tandis que celui de l'homme est l'unité multipliée par tout ce qui est heureux. H 67
- 20 ALEXIS. — Le malheur, vous l'évalueriez de la même maniere, je compte? — Mais d'ailleurs, je ne vois tout au plus dans ce tableau que l'état de quelques pastres, ou bien celui des habitants de l'Attique avant que Thesée les eût rassemblés; et si vous n'avez d'autre siecle de Saturne à me peindre, vous ne prétendrez pas avoir justifié Hésiode et vos poètes? H 68
- 25 DIOCLES. — Lorsque vous avez fait le tour de la grande Grece, y avez vous fréquenté quelques uns des Pythagoriciens les plus célèbres?
- ALEXIS. Non. — Pourquoi me le demandez vous?
- 30 DIOCLES. Parcequ'alors j'aurois peut-être moins de peine à vous éclaircir sur l'âge d'or.
- ALEXIS. — J'ai vu peu de Philosophes de cette secte. Non, que je ne la respecte infiniment, mais aussitôt que j'ai cru entrevoir les différents buts de Pythagore et de Socrate, je me suis déterminé pour le dernier.
- 35 DIOCLES. De quels buts parlez vous?
- ALEXIS. Socrate, à ce qu'il me semble, se proposa de rendre chaque homme aussi parfait que sa nature le pût permettre, ce que je crois possible; tandis que Pythagore vouloit rendre quelque peu d'individus absolument parfaits, afin que gouvernant les autres ils fussent tous heureux, ce qui me paroît une injustice et une chimere.
- 40 DIOCLES. Cela est très bien vu, mon cher Alexis. — Mais enfin, ce but de Pythagore l'obligea de séparer le petit nombre de ses élus du reste des hommes, et d'envelopper l'étude de la sagesse dans des mysteres et des secrets, ce qui est la cause, que
- 45 H 70

- cette école est en possession de plusieurs connoissances très importantes, qui n'ont pas été divulguées. — Vous connoissez apparemment de reputation cet Archytas, (*) qui ne fut pas seulement, comme l'Agamemnon d'Homere, un grand chef de peuples et un grand Capitaine, mais encore un très excellent Philosophe?
- M.II.166 H 71 *ALEXIS.* Vous parlez du Tarentin sans doute, l'illustre ami de Platon? 5
- M.II.167 H 72 *DIOCLES.* De lui-même. Or cet Archytas avoit coutume de raconter à ses intimes amis, que lorsque Pythagore voyagea dans la Phénicie, il se rendit à Byblos, moins pour y contempler les anciens débris de cette ville célèbre dont Saturne est le fondateur, que pour y entendre un vieux prêtre d'Adonis, qui étoit fort instruit dans la science des astres et qui avoit la reputation d'être plus éclairé que les autres hommes. 10
- H 72 Il lui apprit les mysteres de la grande fête d'Adonis, qu'on célèbre annuellement les jours que le fleuve qui porte son nom, venant du mont Liban, et se jettant près de Byblos dans la mer, lui donne une couleur de sang jusques sur les côtes du Delta: fête à laquelle les Egyptiens et les Assyriens viennent participer avec une pompe merveilleuse. Il lui dit que tous les ans, à certains jours, le bel Adonis reparoit sur la montagne pour s'y divertir à la chasse, comme autrefois; que tous les ans un monstrueux sanglier vient de nouveau le blesser à la cuisse, comme il arriva dans ce jour à jamais lamentable qui couta tant de pleurs à la Déesse de la beauté; et que le sang qui sort chaque fois de la plaie nouvelle, se mêlant avec les ondes du fleuve, est la cause de cette teinte rouge annuelle de la mer. 15
- P 298 H 73 *ALEXIS.* Dites-moi, par Jupiter, est-ce que Pythagore croyoit ces miseres? 20
- H 74 *DIOCLES.* J'en doute; mais si Pythagore les eût apprises dès le berceau comme le prêtre, il les eût crues apparemment, tout comme un autre. 25
- ALEXIS.* — Que l'homme est foible!
- DIOCLES.* Oui, dans l'enfance. 30
- ALEXIS.* — Vous avez raison. Mais je vous prie, quel fond voulez vous que je fasse, après un tel début, sur la suite des leçons de ce prêtre?
- M.II.168 H 75 *DIOCLES.* Il ne seroit pas extraordinaire, mon cher Alexis, que ce prêtre fut très sage dans tous les autres cas, ce seul article excepté, qui par le temps et l'exercice auroit pu se changer en lui en instinct. — Mais pour vous tirer d'embarras, il n'est guere probable que ce sage vieillard ait cru lui-même ce que je viens de vous rapporter; car il ajouta que ce qu'il venoit de dire, il ne l'avoit dit qu'en qualite de grand Pontife, mais que les Philosophes donnoient pour raison de ce phénomène un vent 35
- 40
- 45

(*) cet Archytas &c.: *Note originale, voyez page 35,8.*

- d'Est très impétueux qui pendant six ou sept jours de l'année regne dans les environs du mont Liban; et que ce vent chasse une quantité prodigieuse de sable rouge de la montagne dans le fleuve qui passe et serpente à ses pieds, et qui charrie ensuite ce sable jusques dans la mer qui baigne les côtes de la Phénicie et de l'Egypte. H 76
- 5
- ALEXIS. Voilà ce que je comprends. Continuez, je vous prie.
- DIOCLES. Il fut le premier qui apprit à Pythagore, que le globe de la terre fait le tour du soleil dans un grand cercle dans l'espace d'une année; que la terre tourne autour de son axe dans un jour et une nuit de l'Occident vers l'Orient; ce qui est la cause, à ce qu'il disoit, du mouvement apparent de tous les astres de l'Orient vers l'Occident. Il lui apprit les causes du changement des saisons. Il lui développa le cours des planetes, ainsi que des cometes, dont il prédisoit les retours à la maniere des Chaldéens. Enfin lorsqu'il en vint à la lune, Pythagore se plaignit au vieillard de la vanité extravagante des Arcadiens, qui se disoient le plus ancien peuple de la terre, comme étant beaucoup antérieurs à la lune; et là dessus le prêtre lui dit ces paroles remarquables. Pythagore, c'est de l'ignorance de vous autres Grecs que vous deviez vous plaindre. Doués de trop d'esprit, vous avez dérouté votre génie, qui s'est exercé sur les riches fantômes de votre brillante imagination, et a perdu le sentier de la simple vérité. Vous avez entortillé la vérité de tant de fables, aussi absurdes que riantes, qu'elle s'est perdue entierement à vos yeux; et ceux d'entre vous dont le bon sens a rougi de ces rêves, et qui ont voulu connoître ce qui reste encore de l'antique vérité, ont dû s'expatrier afin de retrouver chez ceux que vous appelez des Barbares, le trésor que vous aviez perdu par votre pétulante étourderie. Les Arcadiens ne se vantent de rien qui ne soit vrai. (*) La terre fut habitée plusieurs siecles avant que la lune vint l'éclairer. Dans ces temps son axe étoit perpendiculaire sur le plan de son orbite; ainsi ses deux poles étoient également éloignés du soleil. Les jours et les nuits étoient égaux par tout. Il n'y avoit point de saisons; il n'y avoit que des climats. Chaque zone de la terre conservoit toujours le même degré de chaleur sans subir le moindre changement. L'action simple du soleil rendoit le flux et le reflux des mers plus réguliers et plus tranquilles; et les fluides dans les corps des animaux et des plantes conservoient leur volume et leur densité. Il ne pouvoit y avoir d'autre vent que le Zéphir, par le mouvement uniforme et journalier de la terre de l'Occident vers l'Orient. Rien ne pouvoit altérer l'atmosphere. Chaque animal et chaque plante devoient naître à l'endroit le plus propre à leur
- 10
- 15
- 20
- 25
- 30
- 35
- 40
- H 77
- H 78
- M.II.169
- H 79
- M.II.170
- P 300
- M.II.171
- M.II.172
- M.II.173
- H 80

(*) Note originale, voyez page 36,18.

H 81 M.II.174	<p>nature. Les arbres étoient toujours également chargés de fruits, de fleurs et de verdure, et la riche fécondité de la terre ne trouva point d'obstacle à ses productions infinies dans la vicissitude des saisons. L'égalité constante de la nature offroit des herbes et des fruits beaucoup plus nourrissants, dont les especes ont dû être détruites par la succession rapide des saisons. L'homme et l'animal trouvoient partout leurs alimens autour d'eux; ni l'un ni l'autre n'étoient jamais réduits à la triste nécessité de chercher une affreuse nourriture dans le sang ou dans les visceres de leurs semblables. Rarement l'homme quittoit la zone qui l'avoit vu naître; puisqu'il ne se trouvoit nulle part aussi bien que chez lui. Chaque homme se croyant l'être le plus heureux de la terre, toute ambition, tout esprit de propriété ou de conquête étoit impossible. Le commerce même eut été absurde; car il n'y avoit rien sur la terre qui en changeant de place n'eût paru inutile ou sans valeur. Tous les hommes devoient se ressembler dans une catégorie aussi homogene; l'homme se voyoit lui même dans chaque individu de son espece qu'il rencontroit, et comme il se croyoit plus heureux que tout autre, le but de ses desirs étoit de rendre tout autre être en qui il se reconnoissoit, aussi heureux que lui. C'étoit alors que le langage étoit absolument parfait, n'ayant d'autres mots ni de signes, que ceux que les fortes affections internes obligerent les organes à manifester par la parole et le geste.</p>	<p>5</p> <p>10</p> <p>15</p> <p>20</p> <p>25</p>
H 82	<p>Si nous reflechissons à la difficulté infinie que nous trouvons souvent à exprimer à d'autres nombre de sensations délicates ou sublimes, dont nous avons pourtant une conscience réelle, il est aisé de comprendre combien parfaitement les hommes identifioient alors leur intellect avec celui d'un autre; combien les expressions d'un bonheur, d'une jouissance, de l'amour, d'un hymne à la Divinité, devoient être alors claires et énergiques; combien alors les sciences devoient être lumineuses, n'étant administrées qu'au moyen de signes, dont le parfait accord avec les objets qu'ils représentoient, rendoit absurdes toute élocution figurée et tous ces mots empruntés</p>	<p>30</p> <p>35</p>
M.II.175	<p>afin de rendre foiblement des idées, qui n'agissent plus assez sur nos organes débiles pour y produire des effets expressifs. On dit que dans ces temps un seul soupir, un mot, un geste, qui maintenant n'est qu'un signe imparfait, vague, ou équivoque de nos intimes sensations, étoit l'empreinte vive, pure, et parfaitement complete et arrondie de l'état de l'ame nageante dans une mer de volupté, dont chaque onde, quelque foible ou délicate qu'elle pût être, faisoit sentir sa bénigne impulsion. Il</p>	<p>40</p>

7 alimens] r aliments

20 autre] M autre être

22 n'ayant] r n'ayant

- est évident que des imaginations aussi pures, aussi vives et
adaptées à recevoir et à rendre les sensations les plus fines et les
plus legeres, étoient bien plus distictement affectées de la
Toute-présence de la Divinité; et l'ignorance absolue du
5 malheur, destitua leur moral de ce ton d'effort et de victoire, qui
nous paroît du lustre et de l'éclat dans notre état présent,
comme l'étoile Syrius nous paroît étincellante dans les ombres
de la nuit. Ce fut alors que l'homme, pour qui tout mal et toute
crainte étoient absurdes, quitta la vie comme il quitta la veille,
10 ou plutôt le sommeil, et jeta son corps comme un fruit qui se
forme, jette la fleur qui l'annonça. H 86
H 302
- Voilà l'état heureux de l'homme avant l'apparition de la
lune. Lorsqu'elle vint des régions lointaines passer dans le
voisinage du soleil, elle n'échappa pas à l'oeil observateur de
15 l'homme. Elle parut petite, trainant après elle une longue queue
de lumiere. Son mouvement devint rapide de plus en plus,
jusqu'à ce qu'on la perdit dans les rayons du grand astre. La
premiere fois qu'on la vit reparoître à son retour du soleil, elle
avoit l'apparence de l'étoile du matin, mais environnée d'une
20 épaisse atmosphere et précédée d'une courte chevelure. Comme
elle s'avança presque directement vers la terre, elle parut à peu
près immobile au même endroit du ciel; mais sa grandeur
augmentant, on la vit plus flamboyante, et on jugea qu'elle
s'approchoit de jour en jour, et d'heure en heure. On s'aperçut
25 bientôt d'un mouvement irrégulier dans les eaux, qui se
gonflant franchirent leurs bords, et dont les surfaces étoient
sillonées d'écume. Une alteration étrange se fit sentir dans
l'intérieur des corps de tous les animaux, par un désordre
inconnu dans leurs fluides. Des taches salirent ce ciel azuré
30 dont la pureté n'avoit jamais reçu d'atteinte; les premiers
nuages se formerent. Ce qu'on voyoit encore des étoiles, parut
avoir changé de place; car l'axe de la terre étoit déjà incliné, et
ses parties les plus pesantes penchoient par une force attractive
vers cette masse nouvelle sans qu'on s'en fût aperçu. La terre
35 qui n'avoit jamais été humectée que par la rosée du matin, se vit
inondée par des eaux qui tomboient du haut des cieux. Le
mouvement simple et uniforme du globe, qui avoit empeché
jusqu'alors les matieres différentes qu'il portoit dans son sein,
de se mêler, de se combattre, et de fermenter ensemble, étant
40 détruit et alteré; le nitre, le souffre, le feu, tout se trouva
confondu. De noires vapeurs s'élevèrent. Le feu des éclairs
sillonna, pour la premiere fois, l'obscur et vaste voute du ciel.
L'effroyable fracas du tonnerre se fit entendre. Bientôt la croûte
épaisse de la terre creva dans cent endroits pour donner
45 passage au désordre qui la tourmentoit de tout part en dedans.
Tous les éléments furent en confusion, et leur indigeste mélange
H 87
H 88
M.II.176
H 89
H 90
H 91

	fit naître des matieres mixtes, bâtardes et de nature équivoque. L'air, se sentant pressé de côtes opposés, s'agita et chercha, en mugissant, des issues dans des directions différentes. Chaque souffle terrassa les plus épaisses forêts. Des millions d'hommes et d'animaux périrent dans cette catastrophe effrayante. Ceux	5
H 92	qui par quelque heureux ou malheureux hazard s'étoient accrochés à des troncs d'arbres arrachés du sein de la terre et flottants sur la surface des eaux qui couvroient déjà toute cette scene d'horreurs, se trouvoient dans un affreux repos. Ils ne virent qu'une mer en fureur, un ciel étrange et impur, et la	10
M.II.177	lumiere douteuse et livide de ce corps hideux, principe terrible de leurs souffrances. L'homme qui peu auparavant adora dans chaque astre, dans chaque fleur, dans chaque frère, à chaque	
	aurore, un Dieu propice dont le soleil parut le plus parfait	
H 93	symbole, crut voir dans cet astre nouveau celui d'un Dieu vainqueur, plus puissant que le sien; Dieu malfaisant, de destruction et de tenebres; ce qui fut la premiere source de la folle idée d'un bon et d'un mauvais principe. Les cris des	15
	hommes et des animaux furent un nouveau langage qu'on avoit	
P 304	le malheur de comprendre par les fortes sensations réciproques. La terreur, l'épouvante, une frayeur stupide prirent la place de	20
	la plus douce tranquillité. L'homme vit pour la premiere fois la	
H 94	mort sous un nouvel aspect, comme un état forcé: ce moment de passage, ce moment voluptueux, ce moment jadis semé de fleurs, et embelli, non par l'espérance que l'homme ne	25
	connoissoit pas, mais par la sensation infaillible et distincte d'un futur naissant et visible, plus délicieux encore que le passé et le	
	présent; ce moment même lui parut le comble de toute horreur: car ces temps où il se forgea, pour sa triste consolation, l'idée absurde d'un anéantissement impossible n'étoient pas encore	30
	venus.	
	Enfin la terre haletant encore de ses souffrances, les	
H 95	éléments commencerent à se remettre. La lune se défit de son atmosphere et de sa chevelure, et étant réduite par ces horribles	
	feux empruntés d'un soleil trop voisin, à une tête morte, essence	35
	inerte et d'une éternité inutile, la grande loi de la nature fixa l'équilibre entre elle et la terre et statua qu'elle nous	
	accompagneroit à jamais.	
	Pendant des siecles l'homme déplora son sort, et parvint à	
	peine à maintenir sa précaire existence. Les contradictions	40
	apparentes qu'il avoit vues dans la nature en travail, le firent	
H 96	errer longtems dans une lueur douteuse entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal. Stupide et étourdi, ayant perdu les signes	
	du vrai, il n'embrassa que le merveilleux, ombre vaine de sa	
	grandeur passée. Arrivé depuis à des moments plus tranquilles	45
M.II.178	et susceptibles de reflexion, l'homme commença plus ou moins	

- à se reconnoître. Le sage s'apprivoisa avec ses maux, et comme le beau est moins dans la nature de l'objet, que dans la façon d'appercevoir de l'homme, quoiqu'accoutumé jadis, au moyen de sensations plus riches et plus distinctes, à trouver le beau
5 avec facilité dans des objets plus harmonieux, il parvint avec le temps à voir dans des objets beaucoup plus discordants et plus hétérogènes, un beau plus vague et moins sûr qu'autrefois, mais le seul possible dans la catégorie présente. Enfin le sage sentit du beau et du sublime jusques dans ces objets d'horreur aux
10 yeux de ces peres, et il en conclut que cette grande catastrophe physique, et les beaux temps qui l'avoient précédée, étoient également étrangères à son être et assujetties à ses contemplations.
- Voilà, mon cher Alexis, autant que je m'en souviens, le
15 discours d'Hypsicles (c'étoit le nom du prêtre); et en vérité si nous considérons que la mort, le mal, le vice, et la douleur sont des choses contre notre nature, et que nous nous sentons presque toujours susceptibles d'un plus grand bonheur que celui dont nous jouissons; si nous réfléchissons à tant de
20 contradictions qui paroissent si souvent dans nos actions, dans nos pensées, et dans nos désirs; à ces notions vagues et obscures que nous avons de certains objets dont la conviction la plus intime et la plus parfaite nous démontre la réalité; à la bisarrerie de nos cultes si disparates en apparence; à la nature de la
25 plûpart de nos sciences qui ont des interstices, des lacunes, des vuides par tout; tandis que la géometrie et nos sens(*) nous prouvent que nous sommes capables de sçavoir et de sentir la chaine, la cohésion des vérités intégrantés qui constituent une partie de la grande vérité; est-il possible, mon cher Alexis, de ne
30 point sentir la grande probabilité qu'il y a que nous avons perdu des sens, ou plutôt des vehicules d'action qui leur étoient analogues, au moyen desquels les idées et les sensations intermediaires faisoient jadis un tout ou un total de notre sçavoir borné, dont il ne reste plus aucun vestige que dans les
35 traditions plus ou moins altérées de notre ancien état? Est-il possible de refuser toute croyance au discours d'Hypsicles duquel Pythagore lui-même daigna se faire le disciple? Dites moi, je vous supplie, cher Alexis, qu'en croyez vous?
- ALEXIS. — Je vous avoue que ce discours du prêtre, joint à
40 vos réflexions, me surprend et me frappe. Oui, je le crois d'une certaine façon, mais qui est difficile d'exprimer. — Je crois à son âge d'or sur son discours, comme je croirois à l'existence d'un corps que je ne verrois pas, en voyant la figure d'une ombre bien terminée.

(*) V[oyez] Sophyle ou de la Philosophie.

DIOCLES. N'oseriez-vous pas conclure de l'ombre que vous voyez, à l'existence du corps qui en est la cause?

H 102 *ALEXIS.* Non assurément; ni vous non plus, si je vous connois; car l'ombre que je vois n'est qu'une apparence qui pourroit n'être qu'une production de l'art. 5

DIOCLES. Hé bien, vous en concluez du moins à la probabilité?

ALEXIS. Pas davantage; mais à la possibilité, et c'est tout ce que je puis faire.

DIOCLES. Mais, mon cher, si vous comparez l'histoire à une ombre et que vous concluez toujours ainsi; que deviendra alors l'histoire, et la croyance que vous lui accordez? 10

H 103 *ALEXIS.* Si je suis assuré que l'histoire est une ombre, j'en conclus hardiment à la vérité de l'événement qu'elle représente; mais lorsque j'ai lieu de la croire factice, comment voulez-vous que je fasse autrement que je ne fais? Supposons qu'un peintre 15

M.II.180 habile peint là devant vous, sur le parvis de ce portique où donne le soleil, l'ombre de Minerve ou de Diotime; il vous sera aisé d'en conclure que la Déesse ou son amie se trouvent probablement derriere vous quelque part. Mais si le peintre y traçoit l'ombre d'un Centaure que vous n'avez jamais vu, vous 20

H 104 n'en conclueriez pas avec la même confiance que le Centaure puisse s'y trouver. Vous croirez plus aisément à la guerre du Péloponese que Thucydide vous raconte, qu'à celle des Titans et des Dieux. Thucydide vous donne l'ombre vraie d'une chose qu'il voit et qu'il éclaire; Hésiode vous peint des ombres des choses qui n'existent que dans son imagination et qui me paroissent très absurdes; et pour Hypsicles, j'ignore s'il me 25

H 105 donne des ombres vraies de choses vraies, ou s'il m'en peint des choses, qui ne me paroissent qu'assez vraisemblables. Ainsi, mon cher, votre Hypsicles pourroit bien n'être qu'un poète un peu plus raisonnable qu'Hésiode, et vous paroissez proprement vouloir me prouver la vérité de la fable très absurde d'Hésiode par la vraisemblance de la fable moins absurde d'Hypsicles. 30

P 308 Vous riez; mais sachez que si je fais trop le difficile, c'est votre ouvrage et celui de votre Socrate. 35

DIOCLES. Si vous n'étiez que difficile, à la bonne heure; mais si vous faites trop le difficile, ce n'est pas là notre ouvrage.

H 106 *ALEXIS.* Ma seule difficulté, mon cher Diocles, c'est que je dois me méfier des vérités qui ont passé par les mains enchanteresses des poètes. Ils n'aiment la vérité que d'un amour impur et pour en abuser. La belle leur est inaccessible: elle fuit à leur approche; elle change; elle se dissout en mille parties, dont à peine ils attrapent quelques unes et qu'ils corrompent encore, mais le beau total leur échappe. 40 45

DIOCLES. Que le Dieu Pan ne nous écoute, cher Alexis! Car c'est lui qu'ils imitent.

M.II.181 *ALEXIS.* Comment?

DIOCLE. Vous sçavez sa passion pour la jeune fille du fleuve Ladon? H 107

ALEXIS. Hé bien!

DIOCLE. Lorsqu'à l'approche de ce Dieu la belle Syrinx se changea en mille roseaux, il en coupa autant qu'il put, et en fit des flageolets qui amusent les Nymphes, les Faunes et les Dryades.

ALEXIS. — Ils feroient mieux d'imiter Jupiter qui des morceaux du petit Pelops refit un Pelops.

DIOCLE. C'est là le métier du Philosophe, mon cher Alexis, et ce qui rend ce métier si difficile, c'est l'épaule du petit Pelops qui manque; car pour la remplacer il faut un Jupiter. — Mais écoutez. - En vérité, je ne conçois pas quel préjugé vous anime contre la divine poésie. Sçavez vous bien qu'aux champs Elysées, Thales, Pythagore, Socrate et Platon, et Linus, Orphée, Hésiode et Homere sont toujours ensemble et ne se quittent jamais? — Dites-moi, je vous supplie (car il faut vous guérir); en Architecture combien d'ordres y a-t-il? H 108

ALEXIS. Trois.

DIOCLE. Vous admirez sans doute dans le Dorique la solidité; dans l'Jonique la précision et l'élégance; et dans le Corinthien la richesse et la beauté? H 109

ALEXIS. Certainement.

DIOCLE. Le dernier soutient-il moins bien le faix d'un bâtiment que le Dorique?

ALEXIS. Non que je sache.

DIOCLE. Est-il moins élégant et précis, que l'Jonique? M.II.182

ALEXIS. Non sans doute.

DIOCLE. N'a-t-il pas la solidité du premier, l'élégance et la précision du second, et n'y joint-il pas la richesse et la beauté?

ALEXIS. Sans contredit.

DIOCLE. Quels sont les trois ordres qui soutiennent le vaste édifice de toutes nos connoissances? H 110

ALEXIS. Assurément, je ne le sçais.

DIOCLE. N'est-ce pas l'*histoire*, qui rapporte les faits; la *philosophie*, qui les démêle et y met de l'ordre et de l'élégance? Et quelle est, à votre avis, la troisième?

ALEXIS. Vous voulez dire la *poésie*?

DIOCLE. Oui; et c'est elle qui orne et enrichit les deux autres, si vous trouvez ma comparaison assez juste. P 310

ALEXIS. Elle me paroît assez juste; mais c'est une singulière façon de raisonner. H 111

DIOCLE. Pourquoi? — En avez-vous d'autre, même en Géométrie? — Dans l'île de Lemnos vous voyez le mont Athos

17 —] *M om. streepje*

21 l'Jonique] *rM* l'Jonique

27 l'Jonique] *rM* l'Jonique

- jusques dans la Macédoine; en dessinant un petit triangle sur le sable, et en le comparant avec un autre qui lui est semblable, vous sçavez la distance ou la hauteur de la montagne. N'est-ce pas là le même raisonnement? — Votre comparaison de la vérité à Venus toute nue, n'étoit pas juste; et c'est là votre
- H 112 erreur. — La belle Venus est décente. — Demandez à Homere
M.II.183 qui la connoissoit. Elle se fit orner par les Grâces, et sa ceinture n'ôta rien à sa puissance. Ne craignez pas que la poësie gate rien à votre vérité. 5
- D'ailleurs ce n'est pas sans raison que la poësie est appelée le langage des Dieux; du moins c'est le langage que les Dieux dictent à tout génie sublime qui a des relations avec eux, et sans ce langage nous ferions très peu de progrès dans nos sciences. Quoiqu'il soit honteux de défendre la poësie avec
- H 113 d'autres armes que les forces de sa beauté, je vais appeler à mon secours la philosophie qui lui doit assez, pour ne pas l'abandonner à la fureur de ses barbares ennemis. 10
- ALEXIS. Vous vous fâchez.
- DIOCLES. Un peu, puisqu'il le faut. — Mais dites moi; toute idée, toute sensation, n'a-t-elle pas quelque vérité pour premier principe? N'a-t-elle pas un prototype vrai dont elle est l'empreinte fidelle plus ou moins forte, vive, ou distincte?
- ALEXIS. Assurément.
- H 114 DIOCLES. Dans toute science, une nouvelle vérité trouvée n'est-elle pas le résultat de la composition de plusieurs idées rapprochées? 25
- ALEXIS. Oui.
- DIOCLES. Y a-t-il en Géometrie des vérités senties par les grands maitres, avant que d'être prouvées? Y a-t-il en Rhétorique, en Poësie, des vérités, des beautés, des traits sublimes, sentis et exprimés même avant que d'avoir été discutés ou examinés en détail par l'intellect?
- ALEXIS. Oui; je sens que cela est.
- DIOCLES. Et ces idées d'où résultent ou qui constituent ces vérités ou ces beautés senties, qui est-ce qui les compose?
- H 115
M.II.184 ALEXIS. En vérité, je ne sçais. 35
- DIOCLES. Cette composition doit se faire ou par le hazard, ou par la propre nature de ces idées, ou par un agent quelconque qui sçait les diriger. — Seroit-ce peut-être par le hazard?
- ALEXIS. Non sans doute; puisqu'alors cela arriveroit aussi fréquemment dans la tête d'un fol, que dans celle d'un sage; et de plus Platon ne seroit pas aussi souvent Platon.
- H 116 DIOCLES. Seroit-ce donc par la propre nature de ces idées? 40
- ALEXIS. Cela ne se peut; car il ne sçauroit y avoir des rapports actifs entre les idées en tant qu'idées, pas plus qu'entre des ombres en tant qu'ombres? 45

- 5 *DIOCLEES.* Ainsi il ne nous reste pour cause qu'un agent qui dirige et qu'il nous faut examiner. — Mais dites moi
premierement, entre les choses réelles dont les idées sont les
idées ou les empreintes fidelles, se trouve-t-il les mêmes
rapports qu'entre ces idées? P 312
- ALEXIS.* Oui, sans doute.
- 10 *DIOCLEES.* Ainsi le composée des idées représente ce qui
résulteroit effectivement d'une composition analogue dans les
choses, avec autant de vérité, que chaque idee représente
chaque chose individuellement et à part. H 117
- ALEXIS.* Cela est certain.
- DIOCLEES.* Ainsi, si cette composition idéale forme de la
beauté, il faut que la composition réelle, si elle existe, en forme
de même?
- 15 *ALEXIS.* Oui. M.II.185
- DIOCLEES.* Par conséquent, du moins ce qui fait le fond de la
poésie ce sont des vérités?
- ALEXIS.* Oui, ce sont des vérités ou des possibilités. H 118
- 20 *DIOCLEES.* Vous avez raison; mais vous verrez que cela
revient au même dans notre recherche. — La beauté ne
consiste-t-elle pas dans le nombre des idées, et le peu de temps
requis pour les lier ensemble ou pour les composer; ou bien
dans la facilité, avec laquelle l'intellect peut embrasser un total
quelconque?
- 25 *ALEXIS.* J'en conviens.
- DIOCLEES.* Par conséquent, si par quelque moyen les idées
de plusieurs choses existantes ou possibles peuvent être
rapprochées tellement, qu'elles sont presque coëxistantes dans
la tête pendant quelques instants, il est certain que l'intellect
30 s'apercevra le plutôt des rapports entre ces idées, qui se
laissent saisir avec le plus de facilité; c'est-à-dire, des rapports
qui constituent pour nous la beauté la plus riche, la plus vraie,
et la plus simple: et c'est la raison par laquelle, ordinairement,
dans un homme de génie, la première idée est la plus belle, et la
35 première expression la plus énergique. Ainsi, mon cher Alexis,
c'est la faculté de rapprocher le plus et le mieux ces idées, qui
fait naître le beau et le sublime, et qui montre les grandes
vérités par intuition, pour ainsi dire, à ces âmes, qui par là, nous
paraissent avoir des relations plus intimes avec la Divinité. H 120
- 40 Mais si nous considérons cette faculté en nous mêmes, dans ces
heureux moments d'enthousiasme où nous arrachons au sein
de la nature quelqu'étincelle du vrai ou du beau, nous M.II.186

6 doute] *Note de l'éditeur Meyboom:* Voyez Sophyle, p. @, suiv.

24 quelconque] *Note de l'éditeur Meyboom:* Voyez Lettre sur la sculpture.

7 Diocles] *Hom.*

13 existe] *r* existoit

» forme] *r* formeroit

- trouverons que ce que nous y mettons de notre part, est peu de chose. Ce n'est plus la marche prudente, exacte et compassée, plus ou moins lente ou rapide de l'intellect, que nous suivons; nous prenons celle de la foudre de Jupiter qui au moment qu'elle part, atteint. Tout ce que nous y observons de notre activité, c'est un effort vague et aveugle dont cette approximation d'idées est l'effet, et alors l'intellect fait simplement son métier ordinaire; il contemple ce que l'imagination plus compacte et plus dense lui présente dans ces instants, et il l'imite fidèlement dans ses expressions. Posons, Alexis, ce qui n'est pas certain, que cette approximation d'idées, cette condensation de l'imagination, soit quelquefois uniquement l'effet de cet effort inconnu; il n'en est pas moins indubitable que très souvent, sans cet effort, la même approximation se manifeste et nous montre du sublime et du vrai bien au delà de notre portée ordinaire. — Qui, dans ce dernier cas, est l'auteur ou la cause de cette heureuse approximation? Quel autre que celui qui fit chanter Homère et qui à Dodone ou à Delphes nous instruit plus ou moins d'un futur incertain? Ainsi, vous voyez que la poésie, soit qu'elle naisse de l'effort d'un grand génie, ou qu'un souffle divin la produise, préside à tous les arts et à toutes les sciences, et qu'elle est non seulement à l'auguste vérité ce que les Grâces sont à l'Amour, mais ce que l'Aurore est à la statue de Memnon qu'elle éclaire, et qu'elle fait parler.
- ALEXIS.* Mon cher Diocles, je comprends à la vérité une partie de votre raisonnement; mais si vous voulez que je saisisse parfaitement votre idée, ce que je desire fort, ayez la complaisance encore de répéter ce que vous avez dit; mais de la façon la plus simple et qui soit le plus à ma portée.
- DIOCLES.* Il faut bien vous contenter. Mais comme je ne crois pas pouvoir simplifier la chose, je ne puis que vous rappeler à peu près ce que j'ai dit. — L'acquisition d'une vérité nouvelle, la sensation de nouveaux rapports entre les choses, celle du beau et du sublime en tout genre, naissent-elles d'une seule idée isolée et individuelle; ou faut-il la composition ou le concours de plusieurs?
- ALEXIS.* Il faut absolument le concours de plusieurs.
- DIOCLES.* Lorsqu'il y a approximation ou concours de plusieurs idées dans l'imagination, l'intellect a l'intuition de ces idées et de quelques uns de leurs rapports; n'est-ce pas?
- ALEXIS.* Oui.
- DIOCLES.* Lesquels de ces rapports sont aperçus le plutôt par l'intellect?

26 comprends] *r* sens] *M* comprends

30 qui soit le] *r* la

41 quelques uns] *M* quelques-uns

ALEXIS. Mais ceux qui sont pour lui les plus faciles à saisir.

DIOCLE. Ce sont donc ceux qu'il peut saisir dans le moindre temps?

ALEXIS. Assurément.

5 DIOCLE. C'est-à-dire ceux qui constituent le beau et le sublime? H 126

ALEXIS. Cela s'ensuit de ce que vous m'avez prouvé autrefois.

10 DIOCLE. Ainsi, lorsque plusieurs idées qui ont entre elles les rapports les plus directs et les plus sensibles, sont le plus près d'une coexistence absolue, l'intellect verra le vrai, le beau, et le sublime le plus riche que ces idées lui pourront fournir.

ALEXIS. Cela est vrai.

15 DIOCLE. Pour voir ou pour sentir ce vrai, ce beau, ou ce sublime, il ne faut donc que cette approximation des idées? M.II.188 H 127

ALEXIS. J'en conviens.

DIOCLE. C'est nous qui les rapprochons, ou quelqu'autre?

ALEXIS. Certainement.

20 DIOCLE. Lorsque c'est nous, nous faisons un effort vague qui n'a point de but déterminé, un effort dont la nature nous est même absolument inconnue, et que nous appelons enthousiasme; mais l'approximation de plusieurs idées en est la suite constante, et alors nous voyons le vrai, le beau, et le sublime sans travail et sans peine; n'est-il pas vrai? H 128

25 ALEXIS. Absolument.

DIOCLE. Mais lorsque cette approximation d'idées se manifeste sans aucun effort et que nous voyons le vrai, le beau et le sublime, et même l'avenir, sans la moindre opération de notre part; ne croyez vous pas qu'une Divinité s'en mêle, et que ce n'est pas à tort que nous appelons cela une inspiration? P 316

30 ALEXIS. — C'est à présent que je crois saisir votre idée. Vous jugerez vous même si je me trompe. Je conçois pour la première fois ce que c'est que la poésie. Je sens que le H 129

35 raisonnement le plus profond, la marche la plus sage et la plus réfléchie de l'intellect, nous fourniroit très peu de vérités nouvelles, si elle n'étoit soutenue, dirigée, ou poussée par cet enthousiasme qui rapproche les idées. Je sens que c'est cette approximation qui offre à l'intellect les occasions d'employer cette intuition rapide qu'on appelle le tact. Je sens que notre M.II.189

40 ignorance parfaite de la nature de cet enthousiasme actif, qui nous paroît souvent se confondre avec l'action d'un agent étranger, justifie votre opinion que l'homme n'est pas ici tout ce H 130
45 que demande la nature d'un être complet, et que par conséquent l'espece humaine pourroit bien avoir perdu dans une revolution antécédente, ou quelque'organe (ce qui est moins probable), ou quelque véhicule de sensation; car il me semble

- qu'un être complet, quelque borné qu'il pût être, ou quelque vue lointaine qu'il pût avoir d'une perfection éloignée dont il seroit susceptible, devrait avoir une connoissance plus juste et plus arrondie de son état et de ses rapports. Je vous avoue que le discours d'Hypsicles non seulement n'a plus rien qui me révolte, mais qu'il me paroît même à présent d'une fort grande probabilité.
- H 131 5
- S'il est vrai comme vous dites et comme je le sens, que la philosophie doit beaucoup à la poésie; il l'est également, mon cher Diocles, que sous votre conduite elle n'est pas ingrate. Je vous promets, et par une raison particuliere, que cet enthousiasme, cette approximation singuliere des idées, cette source féconde de la vraie poésie sera dorénavant le plus piquant objet de mon étude et de mes recherches; mais je vous prie, en attendant, de m'apprendre avant que nous nous séparions, si l'âge d'or qui a fait proprement le sujet de notre discours, est un objet susceptible de la contemplation de votre philosophie, ou si c'est uniquement à l'histoire et à la poésie que nous en devons la connoissance?
- H 132 10
- DIOCLES.* Mon cher Alexis, tout est l'objet de la philosophie; mais ce que vous voulez savoir, revient, ce me semble, à cette question, si sans égard aux traditions ou à des inspirations divines, et en ne prenant pour base que la nature de l'homme, telle que nous la connoissons, on pourra trouver des preuves de quelque âge d'or, ou bien d'une existence plus riche, et plus élevée, que celle dont nous jouissons? N'est-ce pas là ce que vous demandez?
- M.II.190 20
- ALEXIS.* C'est cela même.
- DIOCLES.* Hé bien, c'étoit là dès le commencement le chemin que je m'étois proposé de prendre, et je ne vous aurois pas rapporté les traditions d'Hypsicles, ni tâché de vous faire connoître et respecter la poésie, si vous m'aviez paru content de mon début.
- H 134 30
- ALEXIS.* Je vous conjure, rentrez dans votre chemin. Je ne perdrai rien en faisant un voyage de plus, infiniment intéressant pour moi, sur tout dans la situation où je me trouve.
- 35
- DIOCLES.* — L'âge d'or, Alexis, est un terme figuré sous lequel vous entendez avec moi, je compte, l'état d'un être quelconque qui jouit de tout le bonheur dont sa nature et sa façon d'être actuelle sont susceptibles?
- 40
- H 135, P 318 *ALEXIS.* Assurément.
- DIOCLES.* Nous avons vu que l'animal et l'homme devoient également y parvenir par la force de leur instinct ou de leur principe de perfectibilité, et plus ou moins parfaitement, à proportion de l'énergie de ce principe, dont sans doute vous vous rappelez la nature?
- 45
- ALEXIS.* Parfaitement.

- 5 *DIOCLE.* L'animal parvenu, au même point, où nous le voyons encore à présent, s'y fixa et fut heureux, puisqu'il n'avoit pas de sensation d'un bonheur au delà de celui dont il jouissoit, soit par sa nature, soit par son industrie; et il s'ensuit que son principe de perfectibilité avoit une borne déterminée. H 136
- 10 Si l'homme, qui parvint au même point par des moyens semblables, peut-être un peu plus tard, y fut resté de même; qu'auriez vous conclu de son sort, mon cher Alexis? M.II.191
- 10 *ALEXIS.* J'aurais conclu que son sort étoit exactement le même que celui de l'animal qui naît, végete et meurt.
- 15 *DIOCLE.* Votre conclusion seroit très juste. — Mais dans tout être, tous les desirs déterminés possibles, ne doivent-ils pas être proportionnés à ses besoins, ou à la quantité et à la qualité des choses dont il seroit capable de jouir, dont il pourroit se faire une idée? H 137
- 15 *ALEXIS.* Oui.
- 20 *DIOCLE.* Ainsi les desirs d'un être quelconque étant donnés, vous en déduiriez avec assurance les especes de jouissance dont sa nature seroit susceptible?
- 20 *ALEXIS.* Assurément.
- 25 *DIOCLE.* Et même, si ses desirs étoient vagues et indéterminés, vous en conclueriez sans doute que cet être seroit susceptible de jouissances au delà de ce dont il pourroit se faire une idée dans son état présent. H 138
- 30 Or, si vous voulez réfléchir sur l'espérance, qui paroît innée dans l'homme, non cette espérance journaliere qui ne vise qu'à un meilleur comparatif à son état présent, mais sur cette espérance qui a pour but constant le meilleur absolu, quoiqu'indéterminé, vous serez convaincu que les desirs de l'homme, son instinct, son principe de perfectibilité, sont indéterminés et n'ont point de bornes sensibles pour nous dans l'état où nous sommes; et que par conséquent l'homme tient nécessairement à un autre état. H 139
- 35 *ALEXIS.* Parviendra-t-il à cet état?
- 35 *DIOCLE.* Mais, mon cher, lorsque vous voyez un petit oiseau venant tout fraîchement de sortir de sa coque, et que je vous montre ses aîles en vous disant que sa nature est de voler, craignez vous qu'il ne volera pas? M.II.192
- 40 *ALEXIS.* Non, sans doute il volera un jour.
- 40 *DIOCLE.* Si je vous montre un petit poisson qui par hazard vient de naître sur le rivage et que je vous prouve par toutes ses parties qu'il ne sçauroit vivre longtemps dans l'air, mais que sa nature exige qu'il soit dans l'eau; croyez-vous qu'il ne nagera pas à la premiere marée? H 140
- 45 *ALEXIS.* Assurément il nagera.

19 jouissance] *M* jouissances

29 quoiqu'indéterminé] *M* quoique indéterminé

H 141	<i>DIOCLES.</i> Et si je vous montre l'homme qui par sa nature forme des desirs qui n'ont plus aucune analogie quelconque avec le peu que cette terre peut lui fournir en tant qu'il est animal; croirez-vous que cette terre est l'élément qui convient à sa nature?	5
P 320	<i>ALEXIS.</i> — Par conséquent il n'y auroit dans ce monde que l'animal qui soit heureux.	
	<i>DIOCLES.</i> Rien n'est plus vrai, mon cher, et l'homme n'y fait qu'imiter ce poisson qui remue ses nageoires, saute, frétille et se démène, et qui ne jouira complètement de son existence que dans les ondes qu'il doit connoître bien vaguement sur sa main.	10
H 142	Mais retournons encore à ce moment où l'homme et l'animal étoient au même point; où l'homme étoit heureux en tant qu'habitant de la terre. Ce moment devoit être pour lui de peu de durée; car son principe indéterminé et sans bornes, le porta bientôt à mépriser ce bonheur. Il passa outre, et comme des desirs vagues et indéterminés, manquant d'objets analogues	15
M.II.193	qui pussent les satisfaire, lui causoient des souffrances, il chercha ces objets, quoiqu'inutilement, dans le monde fini et déterminé qu'il trouva sous sa main. Delà l'insatiabilité naturelle des desirs, car aussitôt que ses jouissances lui firent	20
H 143	entrevoir les bornes de ces objets, nécessairement finis par leur nature, il alla plus loin, dans la vaine et folle espérance de trouver dans la quantité de ces objets finis et déterminés, cet infini analogue au grand principe indéterminé qui l'agita. Tant	25
	que les progrès de ses connoissances se bornoient à une certaine perfection dans la mécanique et l'agriculture, l'homme se trouva parfait en qualité d'animal, mais aussitôt qu'il mesura les	30
H 144	cieux, franchit les mers, tira les métaux du sein de la terre pour orner sa figure, détruire ses freres, ou forger des signes de ses prétendues propriétés; aussitôt qu'il forma des états, prescrivit	30
	des loix, et pour comble de ridicule, voulut qu'un seul homme pût être le propriétaire d'un million de ses semblables; aussitôt	35
	que cet Etre étonnant, qui n'étoit amphibie que depuis sa chute, et qui foncierement étoit un être d'une existence homogene, voulut tenir dans le même moment aux deux extrêmités de sa	35
H 145	nature, dont par la perte de quelques manieres d'appercevoir il avoit perdu l'enchainement et le lien; aussitôt toutes les folies, les horreurs, et les désordres; les absurdités et les	40
	inconséquences, qui firent tant de tort à Hésiode dans votre esprit, devoient naturellement se manifester en démontrant en même temps à l'homme, de la façon la plus parfaite, la noblesse et la stabilité de sa nature et que son abâtardissement n'étoit	40
	qu'une apparence accidentelle.	45

- 5 ALEXIS. Mon cher Diocles, je crois comprendre la plus grande partie de ce que vous venez de me dire; mais je vous supplie, n'épargnez pas les paroles dans un sujet aussi intéressant. Vous me connoissez. Je ne vous quitte pas que je ne sois parvenu à des idées distinctes. H 146
- 10 DIOCLES. Vous sentez bien, Alexis, que quoique la philosophie manie des matieres aussi abstraites avec la même aisance et la même précision que les objets les plus simples de la Géometrie, elle trouve cependant moins de facilité dans l'expression des idées, puisque les termes nous manquent souvent lorsqu'il s'agit d'accoupler des idées un peu distantes les unes des autres et disparates en apparence. Mais dans ces cas c'est à celui qui écoute, d'y remédier, en s'attachant à la marche de l'intellect de celui qui parle, bien plus qu'aux mots H 147
- 15 qu'il prononce. Par ce moyen ces mots se traduiront d'eux mêmes dans la tête de celui qui écoute et y seront remplacés par des signes qui lui sont plus familiers. Je tâcherai pourtant d'être aussi clair qu'il me sera possible dans le peu qui me reste à vous dire. P 322
- 20 Dans l'âge d'or d'Hésiode et d'Hypsicles, l'homme étoit absolument parfait, autant que la nature de son essence pouvoit le permettre; et quoiqu'il fut créé un être éternel, la nature de ses développements et de ses jouissances étoit successive; mais le mouvement de cette succession depuis le premier instant de sa naissance jusques dans l'éternité, étoit uniformément accéléré, et la mort ne lui parut que l'un des développements continuels et ordinaires de son essence. Après la grande catastrophe du globe de la terre, où l'homme apparemment avoit perdu des sensations, la mort changea pour lui de face. H 148
- 25 Elle fut accompagnée de tant de circonstances étrangères et désagréables, qu'elle parut très différente de tout autre développement: la mort parut couper l'existence de l'homme en deux parties, dont l'une étoit la vie présente, et l'autre une éternité vague, douteuse et tout au plus possible. Ensuite H 149
- 30 l'homme parvint par ce principe de perfectibilité adhérent à sa nature, à cet âge d'or, ou plutôt d'argent, dont nous avons parlé; à cet âge dont la fin ne pouvoit être qu'une perfection animale; et ce ne fut qu'après avoir passé au delà de cette perfection que l'homme devint un être malheureux sur la terre, jusqu'à ce que M.II.195 | H 150
- 35 le sage lui apprit par une philosophie éclairée, à lier de nouveau le présent au futur, (*) et à reconnoître l'homogenéité de son existence éternelle.
- 40 Voilà deux âges d'or de nature fort différente; et si nous suivons avec soin la marche naturelle des facultés de l'homme dans cette vie, nous parviendrons à entrevoir un troisieme âge qui ne differera pas moins des précédents. Il aura lieu, mon
- 45

(*) à lier de nouveau le présent au futur: *Note originale, voyez page 39,36.*

- cher, lorsque les sciences de l'homme seront parvenues aussi loin qu'avec ses organes actuels il aura pu les porter; lorsqu'il
H 151 verra distinctement les bornes de son intelligence dans les faces de l'univers qu'il peut connoître; lorsqu'il appercevra la disproportion absurde entre ses desirs et ce dont il peut jouir sur la terre, et lorsque voyant les étranges effets qui en résultent, il retournera sur ses pas et trouvera un salutaire et juste équilibre entre ses desirs et les objets placés dans sa sphere d'activité actuelle; enfin, lorsqu'enrichi de toutes les lumieres dont sa nature ici bas est susceptible, il y joindra l'heureuse simplicité de son premier état qu'il en décorera. 5 10
- H 152 Pour l'âge d'or de l'homme après cette vie, ses jouissances y seront plus intimes, plus cohérentes; et toutes ses connoissances s'y confondront, comme les couleurs de l'Iris se confondent au foyer d'un cristal, et ne forment ensemble qu'une lumiere pure, parfait image de l'astre brillant qui les porta dans son sein. 15
- M.II.196 Voilà, mon cher Alexis, autant qu'il me paroît, tout ce que la philosophie peut nous apprendre sur les différens âges de perfection auxquels la nature humaine peut prétendre. 20
- H 153 Pour sçavoir quelque chose de plus du dernier âge, il faut avoir recours aux oracles des Dieux: il faut qu'un souffle divin rapproche tellement nos idées que nous sentons tous leurs rapports. 25
- ALEXIS.* — Diocles, vous ne sçauriez deviner tout le bien que vous m'avez fait, ni de quelle maniere.
- P 324 *DIOCLES.* Non, certes.
- ALEXIS.* Depuis quelque temps j'avois formé un projet important qui doit influencer sur tout le reste de ma vie. Souvent
H 154 l'idée m'étoit venue de me rendre à Dodone et à Delphes pour consulter les Dieux sur mon entreprise; mais des doutes sur la valeur ou la possibilité des oracles m'en avoient toujours empêché. Vous m'avez fait revenir de mes erreurs, et je suis fort résolu maintenant de m'adresser aux Dieux, puisque je me sens tout fait pour pouvoir me présenter dans leurs temples animé d'une sorte de respect que je n'ai jamais connu auparavant, et qui est peut-être ce qui nous attire leurs faveurs. 30 35
- DIOCLES.* J'en suis ravi, mon aimable Alexis, et d'autant plus que la Divinité vous tiendra quitte de vos voyages; car cette disposition, mon ami, suffit pour la faire descendre sur cette colline et dans vous, où elle rendra des oracles parfaitement intelligibles, sans que vous ayez besoin de recourir à la sagesse efficiente des prêtres pour vous les expliquer. 40
- ALEXIS.* — Mon cher ami! 45
- DIOCLES.* — Hé bien, que voulez-vous?

ALEXIS. Allez chez Aristée et laissez moi ici, car je sens que M.II.197
je trouverai Dodone et Delphes dans cette solitude, et c'est là H 156
votre ouvrage!

5 DIOCLES. Cela étant, mon cher, nous devons dès demain
un sacrifice à l'Amour.

NOTE DE L'ÉDITEUR MEYBOOM, CF. P. 3,15

M.ii.145	Voyez Hésiode Εργα και Έμεραι vs. 108-119:	
	Ὡς ὁμόθεν γεγάασι θεοὶ θνητοὶ τ' ἄνθρωποι, Χρύσειον μὲν πρῶτιστα γένος μερόπων ἀνθρώπων	5
M.ii.146	Ἀθάνατοι ποίησαν ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες. Οἱ μὲν ἐπὶ Κρόνου ἦσαν, ὅτ' οὐρανῷ ἐμβασίλευεν. Ὡς τε θεοὶ δ' ἔζων, ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες, Νόσφιν ἄτερ τε πόνων καὶ οἰζύος· οὐδέ τι δειλὸν Γῆρας ἐπὶν αἰεὶ δὲ πόδας καὶ χεῖρας ὁμοῖοι	10
	Τέρποντ' ἐν θαλίῃσι κακῶν ἔκτοσθεν ἀπάντων. Ἀφνειοὶ μήλοισι, θῖλοι μακάρεσσι θεοῖσι Θνησκον δ' ὥς ὕπνω δεδμημένοι· ἐσθλὰ δὲ πάντα Τοῖσιν· ἔην καρπὸν δ' ἔφερε ζεῖδωρος ἄρουρα	15
	Αὐτομάτη πολλὸν τε καὶ ἀφθονον· οἱ δ' ἐθελημοὶ Ἦσυχοι ἔργα νέμοντο σὺν ἐσθλοῖσιν πολέεσσιν.	

NOTE ORIGINALE

H 159, P 326, M.ii.156	PAGE 10,1. Voyez l'Athénien &c.	20
	Cet Athenien est Thrasillus. Son frere Criton, de retour de Sicile, le mit entre les mains d'un excellent Medecin qui le guérit. Thrasillus se rappella souvent le bonheur dont il avoit joui pendant sa maladie, et ne pardonna jamais sa guérison à son frere.	25

NOTE ORIGINALE

M.ii.157	PAGE 10,16: Le poëte a beau dire &c.	
	Κρη̐τες ἀεὶ ψεύσται· καὶ γὰρ τάφον, ὦ ἄνα, σεῖο Κρη̐τες ἐτεκτήναντο· σὺ δ' οὐ θάνες, ἐσσι γὰρ ἀεὶ.	30
H 160	Ces vers se trouvent dans Callimaque, Poëte qui a fleuri principalement sous Ptolomée Philadelphie et qui par conséquent paroîtroit de quelques années postérieur à Diocles et à Alexis. Voilà de ces épines dont la Critique a souvent de la peine à se débarrasser. Cependant il y a beaucoup de probabilité que ces vers soient bien antérieurs à Callimaque, puisqu'on sait de science certaine, que le commencement du premier vers, κρη̐τες ἀεὶ ψεύσται, les Crétois sont toujours menteurs, est de la composition de Médée qui prononça ces mots lorsqu'Idoménée la jugea moins belle que Thétis. Si à cette	35
H 161		40

30 ὦ] M ὦ

37 Cependant...34,2 encore] r om.

42 lorsqu'Idoménée] M lorsque Idoménée

occasion elle ajouta le reste, c'est ce qu'on ignorera apparemment longtemps encore.

D'ailleurs Lucain dit aussi au sujet des Crétois, dans le VIII. Livre de sa Pharsale:

5

Tam mendax Magni tumulo quam Creta Tonantis.

NOTE ORIGINALE

PAGE 1,1-25: *L'Antiquaire a beau leur dire &c.*

M.II.157

10

St. Chrysostome, dans l'épître de St. Paul à Tite, donne l'építaphe de cette façon: Ἐντάυθα κεῖται Ζᾶν, ὃν Δία κικλήσκουσιν. *Ci git Zan qu'ils appellent Jupiter.* St. Cyrille

H 162

contre Julien attribue cette építaphe à Pythagore. Lactance Liv. I. Chap. II. nous l'a transmise de la manière suivante: ὁ Ζεὺς τοῦ Κρόνου; *Jupiter fils de Saturne.* Cedrenus la donne encore

M.II.158

15

autrement: Ἐνθάδε κεῖται θανών Πῖκος ὁ καὶ Ζεὺς. *Ici est enseveli après sa mort Picus qu'on appelle aussi Jupiter.* Voyez

d'ailleurs Sédulius, St. Jerome, Origine contre Celse, Epiphane, Philostrate, Cicéron, Diodore de Sicile, Lucien, et plusieurs autres. D'ailleurs il paroît non seulement par Théophile,

H 163

20

Minutius Felix et St. Cyprien, que ce sépulcre existoit encore de leur temps, mais Psellus, qui vivoit sous Constantin Ducas, il y a environ 700 ans, nous apprend qu'on montroit encore alors un

25

signal à l'endroit de ce tombeau célèbre. Mais enfin le Scholiaste de l'hymne à Jupiter de Callimaque explique mieux cet endroit, en donnant cette inscription: Τοῦ Μίνωος τοῦ Δίος τάφος. *Sépulcre de Minos fils de Jupiter.* Lorsque le temps eut effacé les

deux premiers mots Τοῦ Μίνωος, ce qui resta ce fut: *Sépulcre de Jupiter*; explication qui est exactement conforme à celle de notre

H 164

30

Auteur.

Je sais bien que Ptolomée Hephestion, Auteur grave, parle encore autrement de ce tombeau, disant que c'est celui d'Olympe le Crétois, qui sauva Jupiter des mains de Saturne,

P 328

35

devint son précepteur, et l'instruisit dans la religion; mais que Jupiter foudroya pour avoir soupçonné seulement que les Géans pussent faire la guerre aux Dieux immortels.

2 longs] M long-temps

4 VIII] M huitième

11 St Chrysostome] M Saint Chrysostôme

12 Ἐντάυθα] J¹ Ἐντάδα

13 St.] M Saint

19 St.] M Saint

22 St.] M saint

27 Δίος] J² Διός

32 Je...35,5 vraisemblable] *rom.*

» Ptolomée] M Ptolémée

- H 165 Jupiter, voyant son bienfaiteur et son maitre étendu mort sur la place, s'en repentit, et n'ayant d'autre moyen pour réparer les effets de sa vivacité, changea le nom d'Olympe, qu'on avoit mis sur son tombeau, dans celui de Jupiter; galanterie outrée qui rend le fait moins vraisemblable. 5

NOTE ORIGINALE

M.II.165 PAGE 15,3: *Cet Archytas &c.*

- Archytas de Tarente, Philosophe Pythagoricien qui a vécu environ cent ans après Pythagore, fut l'un des plus grands hommes du monde. Comme Géometre it trouva la duplication du cube. Il appliqua le premier la Géometrie à la Mécanique, et jeta les fundements de la vraie Physique. Parmi les machines qu'il a inventées, les Anciens ont le plus célébré un pigeon qui voloît très bien; mais qui étant à terre, n'avoit pas la force de se relever. 10
- H 166 Il étoit défendu à Tarente sous peine de mort, d'être deux fois le Chef de la République et de l'Armée. Archytas fut forcé sept fois par ses Concitoyens d'être Chef et Généralissime des Tarentins et des Grecs alliés en Italie. Il n'a jamais donné de bataille ni de combat sans remporter une victoire complète. La seule fois qu'il se démit du commandement pour céder à ses envieux, toute l'armée des Tarentins et de leurs alliés fut faite prisonniere de guerre. 15
- H 167 Il donna à Platon le vrai goût de la Géometrie et l'instruisit dans la Philosophie de Pythagore. Il le sauva des fureurs de Denys. 20
- M.II.166 Nous avons encore des lettres de ces deux grands hommes. Archytas s'y plaint amèrement de ce que son poste lui pese et l'empêche d'être libre et de jouir de la Philosophie (c'est en cela seul qu'il fut inférieur à Socrate qui vouloit être homme sur la terre, et dont la Philosophie étoit purement active). Platon lui déconseille fortement d'abdiquer, en lui prêchant l'amour de la Patrie, le devoir d'un Philosophe, et sur tout celui de garder son poste, ne fût-ce que par la crainte de le voir occupé par quelque méchant homme. 25
- H 168 Il n'y a point de vertu qu'on n'attribue à Archytas. Il étoit d'une pudeur extreme dans ses actions et dans ses discours, aimant mieux dans l'occasion d'écrire un mot moins honnête dont il devoit se servir, que de le prononcer. La douceur et la simplicité de ses moeurs paroissoient en ce qu'il s'amusoit très souvent à instruire les enfants de ses propres esclaves et à jouer avec eux. 30
- H 169 35 40

Il nous reste encore de ses ouvrages et de ses apophtegmes. Il vouloit donner la même éducation aux garçons et aux filles. Il disoit entr'autres que la béatitude consiste à faire usage de la vertu dans la félicité. Il définissoit la vertu, la plus
 5 excellente contenance des parties de l'ame qui n'ont point de rapport avec l'intellect. H 170, P 330

Horace parle de sa mort dans l'Ode 28. Livre I.

Te maris et terrae, numeroque carentis arenae
 10 Mensorem cohibent, Archyta,
 Pulveris exigui prope litus parva Matinum
 Munera: nec quicquam tibi prodest,
 Aëris tentasse domos animoque rotundum
 Percurisse polum, morituro etc.

15

NOTE ORIGINALE

PAGE 16,31.

H 171, M.II.169

Quelqu'étrange que puisse paroître ce conte d'Hypsicles, le zèle et le devoir de Commentateur m'obligent à rapporter ce
 20 que j'ai pu trouver de favorable pour son système.

1°. La tradition des Arcadiens dont il parle, est constatée par Plutarque, Lucien, et nombre d'anciens Auteurs.

2°. Les proverbes chez les Egyptiens et ailleurs, qui
 25 indiquoient tout ce qui étoit d'une prodigieuse antiquité, par, *antérieur à la lune*, ou bien par, *ayant existé avant que la lune éclairait la terre*, sont assez souvent rapportés par les Anciens. H 172

3°. La tradition universelle chez presque tous les peuples du monde, d'un âge d'or, d'un paradis, d'une vie heureuse non interrompue ni abrégée par des maladies, des guerres, des déluges, ou d'autres fléaux, est connue; et il est vrai qu'en supposant l'axe de la terre perpendiculaire sur le plan de son orbite, tous les mouvements de l'air, de l'eau et de la terre, doivent se faire sensiblement dans la même direction et dans
 30 des plans parallèles, d'où naîtront nécessairement toutes ces uniformités et ces homogénéités dont parle le sçavant prêtre de Byblos. H 173

4°. La premiere Comete dont il est fait mention chez les Cométographes, parut dans le signe des Poissons l'an 2312 avant l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire l'an du déluge universel. Elle parcourut tout le Zodiaque dans l'espace de 29 jours. L'illustre
 40 Hevelius la rapporte dans sa Cométographie d'après l'histoire des Cometes de Henri Eckstormius, et celui-ci l'a tirée de la M.II.170

27 éclairait] M éclairait

41 29] M vingt-neuf

- H 174 description de la Comete de 1607 de David Herlicius, qui l'a prise des Orientaux.
- Le Pere Riccioli, ce sçavant Astronome, dans son *Almageste*, et le célèbre Mr. Struyk dans sa *Géographie universelle*, ne parlent pas de cette Comete; et plusieurs grands Astronomes n'ont fait aucun cas d'une observation aussi précaire, aussi ancienne, et aussi absurde en apparence, qui ne leur pouvoit être d'aucune utilité dans leurs recherches sur une théorie de ces astres. 5
- H 175 Cependant si l'on considere cette observation vraie ou fausse sans préjugé, on trouvera qu'il est beaucoup plus raisonnable de croire que nous la devons à quelque tradition prodigieusement ancienne, que de la supposer forgée pour un certain but; car ce but seroit sensible pour tout Astronome, d'un côté, par le temps de la révolution, qui est le même que celui de la révolution apparente de la lune, et de l'autre parce qu'on fait parcourir tout le Zodiaque à cette Comete, ce qui est impossible à toute Comete tant par leur petitesse que par la prodigieuse longueur du grand axe de leurs orbites, à moins que leur voisinage et l'action de la terre ne les obligent de rester avec nous, comme Hypsicles nous le dit de la lune. Or si quelqu'imposteur eut eu le dessein de nous tromper avec ce but, d'où viendrait-il que ni lui ni personne depuis plus d'un siecle, n'a tiré parti de cette imposture pour nous offrir ce système d'Hypsicles dans des temps où des nouveautés infiniment plus absurdes n'effarouchent plus? Si à présent nous supposons que nous devons la connoissance de cette Comete à quelque ancienne tradition, elle n'a pas besoin d'être fort ancienne pour que les Astronomes d'alors fussent hors d'état de se proposer un but pareil à celui que je viens de dire; et par conséquent le peu de probabilité qu'il y a que le hazard leur eut fait forger une observation, qui coïncidant avec plusieurs vérités de toute autre nature forme un total très naturel, augmente prodigieusement la probabilité que foncierement l'observation n'est pas supposée. 10 15 20 25 30 35
- M. II. 171 5°. Si en observant la lune à travers un binocle composé de deux lunettes achromatiques des plus fortes et des plus parfaites, nous voyons que c'est un corps calcaire, tête morte, vitrifié en quelques endroits, (*) et dont la surface montre par

(*) Ce qui rend compréhensibles les observations de l'Eclypse du soleil du 24. Juin 1778 faites par Messieurs d'Ulloa et Desoteux à une grande

4 Mr.] M M.

10 Cependant si l'on] r Si pourtant on

31 le²] M om.

39 (*) Cette note manque en r. — En note: l'Eclypse] M l'éclipse | Messieurs] M MM.

des milliers de bulles crevées, qu'elle a été en fusion, il nous paraîtra évident que cette Lune est une Comète qui dans le temps de son perihelie a été reduite en cet état par sa grande approximation du soleil, et qu'ensuite continuant dans son orbite elle a passé si près de la terre, qu'elle a été obligée de rester avec elle et de la suivre en tournant à l'entour. Enfin si nous réfléchissons sur les nutations de la lune, ou sur ces flottements par lesquels elle nous montre toujours à peu près la même face, il paraîtra que son hémisphere qui est tourné de notre côté et l'hémisphere opposé, ne sont pas de la même gravité spécifique, ce qui rend très probable son ancien état de liquidité, à moins que sa vraie figure ne soit en goutte de suif, ce qui constateroit encore un précédent état de fusion. H 179

5

10

15

20

25

30

35

40

D'ailleurs je puis dire en faveur du Prêtre d'Adonis que malgré ce que des Astronomes et des Physiciens en disent, le mouvement de rotation et la position perpendiculaire de l'axe sur le plan de l'orbite, est un état nécessaire dans toute planete qui décrit un chemin quelconque autour de son soleil. Car supposez que la Planete AB soit attirée vers le centre d'un Soleil S, toutes ses parties A, d, B, sont également attirées vers ce centre dans leurs directions BS, dS, AS. Supposez encore que la Planete ait un mouvement de projection ou de translation par une impulsion quelconque vers la plage E, toutes ses parties auront également ce mouvement, chacune dans sa direction Be, Ce, Ae, qui sont toutes paralleles. Or il est evident, puisque l'angle SBe est plus grand que l'angle SAe, que la partie B dans sa direction Be agit plus directement contre sa direction vers S, BS, que la partie A dans sa direction Ae contre sa direction vers S, AS. Par conséquent l'effet de l'attraction vers S est plus grand dans A que dans B et l'équilibre est rompu. Ainsi il faudra nécessairement que la Planete AB reçoive un mouvement de rotation de A, par d, vers B, et que l'un des poles de l'axe de cette rotation soit le point C, et l'autre à l'opposite, c'est-à-dire que cet axe doit être nécessairement perpendiculaire au plan de l'orbite. Or comme cet état d'une planete qui décrit une orbite quelconque autour de son soleil, dérive necessairement des relations réciproques entre elle et son soleil, et de la modification de son mouvement de projection ou de translation; il s'ensuit que lorsque j'observe cet état altéré dans une planete quelconque, je dois en chercher la cause dans une force étrangere; et comme je vois l'axe de la terre incliné sur le plan de son orbite d'un angle de $66^{\circ} 31'$, je dois l'attribuer à quelque action de dehors. Or, où chercher cette action, si ce

H 180

H 181

M.II.172

H 182

P 334

H 183

distance l'un de l'autre, et pendant lesquelles la lune leur parut transparente dans un endroit.

- n'est dans le corps le plus voisin de la terre, dont l'influence sur
H 184 tous nos fluides est si sensible, et dont les mouvements nous
montrent encore tant d'irrégularités? Sçavoir la lune.
- Mais, dira-t-on, peut-être la lune a-t-elle été formée dans le
même moment que la terre; et voilà ce qui est impossible pour
deux raisons. 5
- 1°. Si la lune avoit été formée dans le même instant que la
terre, suivant toutes les loix de la Dynamique, dans quelque
rapport local avec la terre qu'elle eut été placée, elle auroit
M.II.173 composé avec la terre un seul tout, un seul système, qui auroit 10
H 185 fait ses révolutions autour du soleil avec la plus parfaite
régularité.
- Et 2°. La lune ne pouvoit effectuer l'inclinaison de l'axe de
la terre que lorsqu'elle fut déjà aplatie vers ses poles et gonflée
vers l'Equateur. Or elle ne pouvoit acquérir ces deux qualités 15
que par la force centrifuge causée par son mouvement de
rotation; mais étant formée dans le même moment avec la lune,
elle n'avoit pas encore de mouvement de rotation ni d'axe
déterminé: elle n'étoit pas aplatie, mais parfaitement
H 186 sphérique; et alors une régularité parfaite quelconque auroit dû 20
s'ensuivre, ce qui n'est pas. Par conséquent la terre et la lune
n'ont pas été produites dans le même temps, du moins avec
leurs relations actuelles.
- Nous voyons ici plusieurs choses de nature fort différente
qui aboutissent à un seul point. Combien de choses, de nature 25
différente, doivent coïncider pour constituer un fait, c'est un
problème qui n'a pas été résolu encore. Pour déterminer la
nature d'une courbe homogène, il ne faut que trois points.
- H 187 Voilà tout ce que je puis dire sur ce conte d'Hypsiclès. 30
C'est aux Physiciens, Astronomes et Géomètres qu'il appartient
de le juger. Pour moi je me borne à souhaiter que la découverte
de quelqu'autre conte de ce bon prêtre, me mette bientôt en état
d'exercer de nouveau mon métier.

NOTE ORIGINALE

- M.II.195 PAGE 30,41: *A lier de nouveau le présent au futur.*

- Ce passage et ce qui le précède paroît jeter quelque
lumière sur une idée d'Alcméon Pythagoricien. Τοὺς γὰρ
ἀνθρώπους φησὶν Ἀλκμαίων διὰ τοῦτο ἀπόλλυσθαι, ὅτι οὐ
H 188 δύνανται τὴν ἀρχὴν τῷ τέλει προσάψαι. *Les hommes périssent,*
dit Alcméon, par la raison qu'ils ne peuvent pas lier le commencement
à la fin, ou bien, le principe à son but. Κομψῶς εἰρηκῶς, dit

35 Note originale] Cette note manque en r

40 ἀπόλλυσθαι] 2 ἀπόλλυθαι

41 τῷ] M τῷ

Aristote, εἴ τις ὥς τύπῳ φράζοντος αὐτοῦ δέχοιτο, καὶ μὴ διακριβοῦν ἐθέλοι τὸ λεχθὲν. *Expression élégante*, dit Aristote, *si on la prend au figuré, et non à la rigueur*.